

LE 18^E DU MOIS

COMMERCES : PAS TOUS À LA MÊME ENSEIGNE ▶ P.18



■ **ÉTAT D'URGENCE**
CONTRÔLES OU EXCÈS
DE ZÈLE ? ▶ P. 10

■ **DANS LA RUE**
LE CONFINEMENT
À LA MARGE ▶ P. 12

■ **DEDANS/DEHORS**
MUSIQUE AU BALCON ET
CULTURE SUR LA TOILE ▶ P. 21

■ **Dictionnaire**
à l'usage du covidien
amateur ▶ P. 6

■ **DOSSIER** ▶ P. 2

LA GÉNÉROSITÉ EN ACTES

▶ **PETITS PLATS POUR TOUS** ▶ **BLOUSES ET MASQUES FAITS MAISON**
▶ **PERSONNES SEULES : LE LIEN AU BOUT DU FIL**

■ **NATURE**
Les oiseaux
donnent de
la voix ! ▶ P. 7



■ **SANTÉ** ▶ P. 14
EHPAD : LE PIRE AURA-T-IL ÉTÉ ÉVITÉ ?
SOIGNANTS DE VILLE :
AUSSI LÀ POUR RASSURER

Accessoires de protection individuels, aide aux personnes isolées ou précaires, soutien aux soignants : les habitants et professionnels de l'arrondissement n'ont pas attendu pour se mobiliser en cette période de crise. Chacun a mis son talent à contribution, qu'il s'agisse de prêter l'oreille, de livrer un plat chaud, de confectionner des blouses et autres masques ou d'offrir quelques gourmandises aux soignants. Petit florilège non exhaustif de la générosité façon 18e.



BLOUSES ET MASQUES GRÂCE À FORMAMOD

Des professionnels et élèves volontaires de l'établissement de formation aux métiers de la mode confectionnent gracieusement des équipements de protection.

Masques de protection, surblouses ou encore charlottes, Formamod réalise depuis plusieurs semaines de quoi protéger les soignants et les policiers au contact de la population. « Un masque, c'est ce qu'il y a de plus simple à monter pour une couturière, explique David Polak, président de Formamod. Il suffit d'avoir un carré de tissu et d'y ajouter deux coutures. On a pu ainsi être opérationnels rapidement, dès qu'on a compris qu'il y avait un manque au niveau des masques. »

Ceux qui produisent chez Formamod sont réalisés en toile de montgolfière ou en tissu néoprène utilisé pour les combinaisons de plongée. S'ils ne sont pas aussi efficaces que les masques de type FFP2, ils semblent toutefois plus fiables qu'un masque en coton qui laisse facilement passer des particules. Les commissariats de la Goutte d'Or, de Clignancourt et un hôpital de la Seine-

Saint-Denis ont pu bénéficier de la générosité de l'établissement.

Sont mobilisés des élèves et le personnel, en tout une dizaine de volontaires. « Au tout début du confinement, une patrouille de police est passée devant chez moi, ils ne portaient pas de protection », raconte Sonia Ouchenir, responsable pédagogique chez Formamod et habitante du 18e. « Je leur ai donné un sac contenant une cinquantaine de masques que j'avais fabriqués, ils étaient très contents ! »

Des masques grand public

La Ville de Paris ayant prévu de mettre à la disposition des Parisiens des masques « grand public », David Polak a proposé les services de Formamod. Gracieusement. Réponse attendue sous peu. L'établissement dispose d'un grand atelier aéré qui compte 80 machines industrielles (seule une dizaine est actuellement utilisée), des surjeteuses, ainsi qu'un stock de tissus et une grande quantité d'élastiques. Il estime pouvoir confec-



tionner entre 300 et 500 masques par semaine. Le nombre pourrait augmenter avec du renfort : « Si dans le 18e il y a des couturières et des couturiers qui souhaitent se joindre à nous, ils sont les bienvenus », indique David Polak. ● SAMUEL CINQUINATUS

Formamod, 15-27 rue Moussorgski, 01 43 67 16 17 - 06 24 24 37 26, www.formamod.com

SOLIDARITÉ À TOUS LES ÉTAGES

DOSSIER COORDONNÉ PAR SANDRA MIGNOT

CUISINE DE CHEFFE POUR SANS-ABRI

Cuisinière de métier, Emma s'est rapprochée d'un réseau spontané de livreurs à vélo pour apporter de délicieux repas aux sans-abri.

Un agneau de 7 heures pour Pâques, des gaufres de brocoli aux asperges et sauce de Strasbourg accompagnées de leur carrot cake à l'orange ou encore un taboulé au poulet assorti d'une tartelette aux fruits. Ce menu n'est pas celui d'un des restos favoris qui nous manquent tant. Ce sont les plats concoctés chaque jour chez elle – même le dimanche – par la cheffe Emma Ichès à l'intention des per-

sonnes sans abri confinées... dans la rue. « C'est important de les traiter comme n'importe quel client, ce sont des citoyens comme les autres et ils doivent savoir qu'on ne les oublie pas. »

Cette habitante de la Goutte d'Or travaillait pour une start-up qui livre chaque jour des plats faits maison pour le déjeuner de salariés en entreprise. Lorsque le confinement a été décrété, elle s'est retrouvée avec son stock d'aliments sur les bras. « Mes colocos sont partis se confiner ailleurs. J'étais seule chez moi, sans personne

pour qui cuisiner alors que j'adore ça. » Emma cherche donc à offrir des repas aux soignants. « Mais je n'avais personne pour assurer la livraison, et je dois respecter au maximum le confinement car je figure parmi les personnes dites à risque. »

Un mouvement spontané

Emma découvre alors via Facebook le mouvement Pour eux. Née à Lyon le 26 mars, cette initiative est celle d'aficionados de la Mad Jacques, un défi collectif qui consiste, chaque été, à rallier en stop (ou à vélo), au départ de toutes les grandes villes de France, un village de la Creuse. « On s'ennuyait chacun de notre côté et on a commencé à se fixer des petits défis en ligne », résume Melissa Saint-Gilles, une des cyclistes parisiennes, participante de la première heure au mouvement. « Parmi ceux-ci, préparer un repas pour une personne sans domicile et lui livrer

à vélo. » L'initiative prend tant et si bien qu'un véritable réseau de livreurs amateurs et cuisiniers plus ou moins aguerris se fédère, d'abord à Lyon, Paris et Lille, puis dans d'autres villes. Il se dote d'une appli permettant aux uns d'inscrire les repas qu'ils ont concoctés et aux autres d'en organiser la collecte et la livraison. Il équipe ses cyclistes de masques en tissu et de gants, fournit des contenants aux cuisiniers et livreurs et se dote d'une charte sur le respect des conditions d'hygiène, les règles de distanciation et même sur la qualité citoyenne et non lucrative du mouvement.

Et des dons pour acheter les ingrédients

Au 1er mai, le réseau avait ainsi permis la livraison de 11 249 repas sur l'ensemble de la capitale. « On s'est rendu compte que la grande partie des cuisiniers et livreurs sont dans le nord-est, les 18e, 19e, 20e, et aussi dans les 11e et 12e arrondissements », observe Melissa. Si ceux qui cuisinent ne participent qu'occasionnellement, Emma, elle, fournit quatre à six repas par jour. « Beaucoup de gens éprouvent le besoin de se rendre utiles alors qu'ils sont au chômage partiel ou que, ne se rendant

pas au bureau, ils ont un peu plus de temps, justifie Emma. Moi, ça me fait du bien de cuisiner pour les autres. »

Comme elle est également bloggeuse culinaire, Emma a pris l'habitude de photographier les plats qu'elle concocte et de les poster sur les réseaux sociaux. Très vite, ses contacts ont proposé de la soutenir et font régulièrement des dons pour qu'elle s'approvisionne en denrées. Il lui arrive de se rendre chez un grossiste alimentaire, mais la plupart du temps elle se fait livrer et reste confinée à la maison. Combinant le respect des conditions d'hygiène lorsqu'on cuisine pour autrui et celui des gestes barrières quand les plats sont transmis aux livreurs, la cheffe répond entièrement aux exigences sanitaires.

« J'ai déjà distribué 209 repas et j'ai encore de quoi en fournir 39 », résume Emma. A l'issue du confinement, elle souhaite pouvoir continuer une à deux fois par semaine, si les dons se maintiennent. « Les gens qui cuisinent auront moins de temps libre, peut-être que certains continueront les week-ends, espère aussi Melissa. En tout cas, c'est vraiment chouette d'apporter un sourire aux potes de la rue. » ● SANDRA MIGNOT



DONNEURS DE BLOUSES

A Saint-Ouen, Mon voisin des docks est une association dont le but est de créer du lien entre les habitants de ce nouveau quartier. Elle se mobilise aujourd'hui pour collecter des tissus destinés à confectionner des surblouses pour le personnel soignant. A bord de la Docksmobile, une rosalie à quatre places (ce véhicule à pédales familial des stations balnéaires) équipée d'une remorque, les vaillants voisins collectent, à la force des jarrets, des protections pour peintres en bâtiment ou du voile d'hivernage que des petites mains transformeront en blouses. Au départ de Saint-Ouen leur rayon d'action se déploie vers Saint-Denis et le nord de Paris. Le produit fini est ensuite livré (toujours en Docksmobile), principalement à l'hôpital Bichat et au centre cardiologique de Saint-Denis. Si des étoffes dorment dans vos placards, c'est une manière de leur donner une nouvelle utilité. MONIQUE LOUBESKI

Contact : association@monvoisindesdocks.fr

DICTIONNAIRE À L'USAGE DU COVIDIEN AMATEUR

Apéros confinés : nous ont excités au début du confinement. Ont existé. Ont fini par lasser. Mieux que rien.

Chloroquine : antipaludéen notoire utilisé dans le traitement du Covid-19 à titre encore expérimental. A fait en quelques semaines de très nombreux Français (complotistes ou pas) et quelques politiciens opportunistes, des pneumologues, des infectiologues, des virologues, des épidémiologistes, des spécialistes de la pharmacopée... Nous rappelle que le temps scientifique n'existe pas à l'état pur.

Christophe : chanteur, mort le 16 avril du Covid-19 ou pas. De ses *Mots bleus*, on ne saura jamais laquelle des deux versions choisir, la sienne ou celle de son ami Alain Bashung. Ne pas trancher a quelquefois du bon.

Etat d'urgence sanitaire : fait d'un être humain ordinaire et mortel, en l'espèce le président de la République française, un être hors du commun supposé capable de murmurer à l'oreille des virus les plus mal intentionnés et d'en prévenir les ruses. Suspend nombre de libertés publiques. Donne de mauvaises habitudes aux dirigeants comme aux dirigés. S'en méfier forcément, s'en méfier toujours.

Femmes (1) : à bien y regarder, il y a la Néo-Zélandaise, il y a la Danoise, l'Allemande, il y a la Finlandaise, il y a la Taiwanaise, la Norvégienne, l'Islandaise. On en oublie sans doute. Pourquoi se dit-on spontanément que les femmes en charge des affaires de leur pays s'y prennent autrement que les hommes avec le coronavirus? En tout cas, pourquoi n'ont-elles pas

Impéritie : très beau mot de la langue française pouvant désigner indifféremment l'incompétence ou l'irresponsabilité (quand ce n'est pas la cruauté sociale) de hauts fonctionnaires, technocrates hors-sol, capitaines d'industrie, membres de cabinets ministériels ou présidentiels et de politiciens professionnels de gauche et de droite auxquels la désindustrialisation du pays et la doxa ordo-libérale ont tenu lieu de colonne vertébrale depuis le milieu des années 1980. Explique grandement le manque de masques, de tests, de charlottes, de surblouses, de tabliers, de respirateurs, de lits d'hôpital, de flacons de solution hydro-alcoolique, de Doliprane, de curare, d'infirmiers, d'infirmières, de médecins de ville (ou de campagne)... L'impéritie est rarement sanctionnée. C'est à cela qu'on la reconnaît.

Inégalités : la pandémie s'en régale.

Jour d'après : billevesée française (mais pas que). S'applique à toutes les situations dites de crise (attentats, catastrophes industrielles et nucléaires, incendies phénoménaux, krachs, explosions politique ou sociale, etc.). Postule un avant et un après inconciliables comme il existe le jour et la nuit. Fait plaisir à nombre d'intellectuels et de médiocrates. Ne se vérifie jamais. Perte de temps.

Libertés : suspendues, ou limitées, en cas d'épidémies, mais aussi d'attaques terroristes. Rarement rendus, sauf à l'extérieur.

Li Wenliang : jeune médecin chinois, lanceur d'alerte de Wuhan et combattant du coronavirus de la première heure. Dans les premiers jours de janvier, a fait connaître l'existence d'une nouvelle pneumonie contre la volonté des autorités politiques de Wuhan. La payé cher. Mort du Covid-19 le 7 février. Fréquenté comme un mémorial, son mur sur le réseau social Weibo est appelé par les Chinois eux-mêmes Mur des lamentations.

Masques : d'Antonin Artaud, dans *Le Théâtre et son double*, cette lumière fulgurante portée sur notre présent : « L'épidémie fait tomber les masques. » Et s'il n'y a pas de masques ?

Métiers dits de première ligne : envoyés sur le front du Covid-19 sans protection. Non délocalisables, non confinables, non télé-praticables, souvent peu qualifiés, mal rémunérés et encore moins bien reconnus. Concernent les boulangers, les salariés du commerce de détail ou des super-

marchés, les personnels soignants, les coursiers, les livreurs, les éboueurs, les chauffeurs, les professionnels du gardiennage et de la sécurité, les policiers, les pompiers, les travailleurs sociaux... Habitent rarement la métropole. Voir aussi inégalités.

Pangolins : prouvent qu'il ne suffit pas de porter cuirasse pour être protégé des prédateurs.

Psychiatrie : angle mort de la pandémie.

Sepulveda (Luis) : écrivain et militant chilien, mort du Covid-19 le 16 avril. De l'homme qui a écrit *Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, on se dit qu'il pouvait partir tranquille. Il avait fait le job.

Soin (professionnels du) : ignorés par temps clair. Indispensables par temps épidémiques. Maintenant comparés aux Poilus de la Grande Guerre. Célébrés, honorés ou convoités par lâcheté ou convention. N'en demandent pas tant. Les applaudir tous les soirs ne suffit plus.

Tests : quand il y en aura...

Vie nue : désigne la simple fait de vivre, la vie biologique, sans droits ni protection, à la merci du pouvoir, de n'importe quelle sorte de pouvoir. Le migrant ou le réfugié, pour ne parler que d'eux, figurent parfaitement aujourd'hui ce très ancien concept philosophique repensé notamment par le philosophe italien Giorgio Agamben. Impossible de ne pas penser à la *vie nue* en ruminant le chiffre des 9312 décès du Covid-19 survenus dans les Ehpad à la date du 3 mai.

Vieux : meurent en cachette, derrière les murs des Ehpad ou dans leur maison, non pas parce qu'ils sont victimes d'un ordre venu d'en haut mais parce que leur grand âge les a dérobés à notre regard, donc à notre vigilance collective.

Viral : série quotidienne ébouriffante (Arte) de dix minutes de micro-reportages racontant, le cœur sur la main, la planète coronavirée. Va nous manquer.

Virocratie : de virus et de cratos (pouvoir). C'est l'un des risques du moment.

11 mai : premier jour des saints de glace et du déconfinement. Y voir un signe ?

TIENS, ON ENTEND LE CHANT DES OISEAUX !



Jacky Libaud

Rumeurs de la ville, brouhaha permanent, pollution sonore, soudainement tout s'est arrêté. Le silence a imposé sa loi. C'était sans compter sur quelques indisciplinés.

Un des mérites du confinement, et de l'arrêt des bruits qui s'est ensuivi, est la redécouverte par de nombreuses personnes de la présence d'oiseaux chanteurs en ville. Cela n'a pourtant rien d'extraordinaire, ces volatiles sont là également en temps normal et comme nous sommes au printemps ils chantent, c'est logique !

Parmi la soixantaine d'oiseaux qui nichent à Paris chaque année (les deux bois compris), moins d'une dizaine possèdent vraiment un chant mélodieux, puisque le rossignol, l'hypolaïs ou l'alouette ne vivent pas, hélas, dans la capitale.

Ces oiseaux sont fêtés chaque année le premier dimanche de mai, lors de la Journée internationale du Chœur de l'aube (Aube Chorus), durant laquelle le public est invité à se lever tôt pour écouter les vocalises de nos amis à plumes.

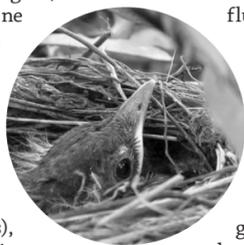
Le plus facile à repérer est le merle noir, car il est bien réparti dans l'arrondissement, pouvant se contenter de petits jardins qu'il visite à la

recherche de vers, d'insectes et de fruits. Chaque soir, il s'installe en hauteur, sur un arbre ou un toit, pour lancer son chant varié et mélodieux. Il cessera à la nuit noire pour reprendre au petit matin avant la levée du jour et même durant la journée quand l'élevage de ses oisillons lui laisse un peu de répit.

Rouges-gorges et traîne-buissons

Le merle est souvent accompagné vocalement, comme au jardin Saint-Vincent, par sa cousine la grive musicienne (*photo ci-dessus*), grande chasseuse d'escargots. Son chant consiste en petits motifs flûtés et variés, répétés chacun deux ou trois fois et entrecoupés de courtes pauses, lancé le plus souvent depuis un lieu en hauteur.

Grive et merle sont joints par le rouge-gorge, qui intensifie le chant mélancolique qu'il avait commencé à émettre en sourdine dès l'automne. Son plastron orange le trahit lorsqu'il chante dans les buissons. Puis, c'est au tour de l'accenteur mouchet, ou « traîne-buisson », d'émettre sa petite ritour-



Brigitte Poiret

LES J.O. ET LE MONDE D'APRÈS

Le chantier de l'Arena, le complexe sportif dont la construction est prévue à la porte de La Chapelle, n'a pas encore commencé. Mais déjà le débat repointe son nez. Le dimanche 26 avril, Guy Drut, membre du Comité international olympique (conseiller du président), ancien ministre des Sports du gouvernement Juppé et champion olympique 1976 du 110 m haies, a publié une tribune sur francetvinfo.fr. « *Le beau projet que nous avons construit et porté en phase de candidature pour Paris 2024 est aujourd'hui obsolète, dépassé, déconnecté de la réalité* » y écrit-il. Il va plus loin en demandant que les Jeux se réinventent et interroge : « *La réponse à cette crise peut-elle se traduire par le seul report de dates, sans que le modèle des Jeux, tant économique qu'organisationnel, soit également profondément repensé ?* » Alors, ne serait-ce pas le moment de ré-orienter le projet et de penser à d'autres équipements, utiles au plus grand nombre et nécessaires sur ce périmètre ? Selon Guy Drut, il faut revoir le coût, mais aussi l'orientation des JO. « *Ils ne pourront pas se tenir à n'importe quel prix, déconnectés de la réalité, en marge du monde* », « *nous devons les repenser* »... et il propose de « *réutiliser des sites existants* ». Le CIO a réagi dès le lendemain considérant que le projet parisien était déjà « *un nouveau modèle d'organisation des Jeux (...). Et que la durabilité de ces Jeux sera encore améliorée à la lumière de la crise provoquée par la pandémie de Covid-19; Paris 2024 et le CIO [auraient] déjà commencé à travailler ensemble à cet égard.* » Espérons que « *penser le monde d'après* » soit effectivement à l'agenda de tous. DANIELLE FOURNIER

UN CONSEIL D'ARRONDISSEMENT SEMI CONFINÉ

Il ne s'était pas réuni depuis le... 20 janvier ! On attendait le résultat des élections pour fixer la date du suivant. Le Covid-19 est arrivé là-dessus. Depuis, le cabinet du maire se réunissait plusieurs fois par semaine en visio-conférence mais pas le conseil. A la suite de la levée progressive du confinement, le conseil devrait se réunir le 11 ou le 12 mai. Date à confirmer et modalités à préciser car réunir tous les membres du conseil en salle des mariages ne permettra pas de respecter les distances réglementaires. MOF

La page Facebook de Frédéric Mahler, de la LPO, présente toute une série de chants d'oiseaux, reproductible en ligne <https://www.facebook.com/frederic.mahler>

INQUIÉTUDES POUR LE LYCÉE RABELAIS

Fermeture brutale, élèves dispatchés ailleurs, confinement chaotique : la scolarité des lycéens de Rabelais est très perturbée. Ils devraient rejoindre en 2021 des préfabriqués installés près du lycée qui sera en reconstruction durant plusieurs années.

Après de nombreuses alertes lancées par les enseignants sur son état de délabrement, et alors que des pans entiers de ses façades menaçaient de s'effondrer, le lycée Rabelais a été brutalement fermé au milieu des vacances d'hiver (lire notre numéro 280). Ses 1 100 élèves ont alors été dispatchés dans plusieurs lycées parisiens, certains très éloignés de leur domicile et la rentrée repoussée au 9 mars. Une semaine plus tard, le confinement était décrété.

Un suivi pédagogique à distance a été mis en place, comme dans tous les établissements scolaires. Mais dans ce lycée qui accueille beaucoup d'élèves en difficulté familiale et sociale, la tâche n'est pas simple. « Un certain nombre d'élèves ont échappé à la continuité pédagogique, car il n'avaient pas d'ordinateur chez eux, ou ne disposaient que d'un seul pour quatre, résume Olivier Romain, enseignant. Pour certains, le

lycée a dû acheter et prêter des dizaines d'ordinateurs pour la durée du confinement et payer la connexion internet. » Les professeurs se sont débrouillés comme ils pouvaient, utilisant au besoin WhatsApp, comme Olivier pour ses cours d'anglais (la plupart des élèves disposant d'un téléphone portable), une application « qui permet d'être réactif et interactif, mais qui a ses limites ».

Des élèves disparus ou décrocheurs
Beaucoup d'élèves ont été perdus de vue, ne répondant ni aux mails ni aux appels, dans une proportion plus importante que la moyenne nationale (8%), alerte Olivier Romain : « Certains aussi sont en train de décrocher. Des adolescents, notamment en classe de seconde, livrés à eux-mêmes et/ou en échec scolaire, ne rendent plus leurs devoirs. » Malgré le travail remarquable accompli par l'assistante sociale du lycée, Suzie Pouthas. « Une femme extraordinaire qui joue un rôle essentiel : elle contacte régulièrement les familles et fait remonter les problèmes. »

Les enseignants de Rabelais s'inquiètent également de la reprise des cours prévue en principe fin mai. « Quand on doit enseigner dans trois établissements différents (situés dans

les 13e, 15e et 19e arrondissements), on multiplie les risques de contamination. On va devoir prendre le métro encore plus souvent. Et les élèves auront aussi de longs trajets à effectuer. » Qu'ils reprennent les cours ou non, ils auront connu une année très agitée. « C'est quasiment une année blanche, difficile à rattraper. »

Et ce n'est pas fini. Car l'avenir de Rabelais à plus long terme s'annonce tout aussi chaotique. Dès la fermeture de l'établissement, l'équipe pédagogique avait envoyé de nombreux courriers à ses deux organismes de tutelle (le rectorat et la région), pour avoir des informations sur ce qui s'était réellement passé, mais aussi sur ce qu'elle allait devenir à moyen terme. Elle s'était heurtée pendant deux mois à un mur de silence. Le 23 avril, ce silence a été enfin rompu. Une conférence téléphonique a eu lieu avec deux membres du conseil régional (MM. Valantin et Jean-Michel Bohbot), mandatés par Valérie Pécresse pour suivre le dossier. « Ils ont annoncé, raconte Olivier Romain, qu'à la rentrée de septembre, on allait continuer dans la même configuration qu'aujourd'hui, avec nos élèves dispatchés un peu partout, le temps qu'on construise des préfabriqués autour de l'actuel lycée. Comme

tous les conduits et branchements étaient accessibles, expliquaient-ils, on pouvait très bien tirer des câbles et aménager ces préfabriqués sur les trottoirs. » Y seront installées les filières générales et technologiques pré-bac, mais pas les filières post-bac (BTS, filières sanitaires et sociales, etc.) réparties ailleurs. « On est en train d'éclater encore plus notre lycée, et d'appauvrir l'offre scolaire dans l'arrondissement », alerte l'enseignant.

Des années dans le bruit des travaux

Ces nouvelles rendent les professeurs perplexes. Quand pourront-ils rejoindre ces bâtiments ? « Le temps de faire les appels d'offres et de construire ces préfabriqués, il faudra attendre au moins février 2021, poursuit Olivier. On nous laisse donc le choix entre déménager en cours d'année ou attendre la rentrée de septembre 2021. C'est le seul point sur lequel les élèves et les enseignants seront consultés. »

Un peu découragés, mais toujours aussi soudés, les enseignants s'inquiètent enfin de leurs futures conditions de travail. « Les préfabriqués vont être installés sur les trottoirs du lycée, qui sera en travaux. Imaginez le bruit ! Même si la région assure que les bâtiments seront bien isolés, nous devrions travailler – pendant les trois à cinq ans que durera la reconstruction – au son des grues, des pioches et des bétonneuses. Ce ne sont pas des conditions d'apprentissage pour les élèves ! »

CHRISTINE LEGRAND



Danielle Fournier

UN AUTRE USAGE DE LA VILLE

L'esplanade du Sacré-Cœur s'est transformée, le temps du confinement, en lieu d'expression pour les sportifs du 18e. Pour ceux qui n'avaient plus accès à leurs salles de sport habituelles, corde à sauter, jogging sur les marches, pompes et autres tractions auront donc remplacé les manifestations du jubilé de la basilique.

TOUS À VÉLO ?

Pour limiter le recours aux transports en commun, des pistes cyclables provisoires pourraient être créées dès la sortie du confinement.

La ville ouvre plus grand la porte aux vélos. L'objectif est d'encourager les Parisiens à ne pas s'agglutiner dans les transports en commun sans que la circulation automobile en profite. De nouvelles pistes cyclables pourraient être prochainement matérialisées par des plots et des tracés peints.

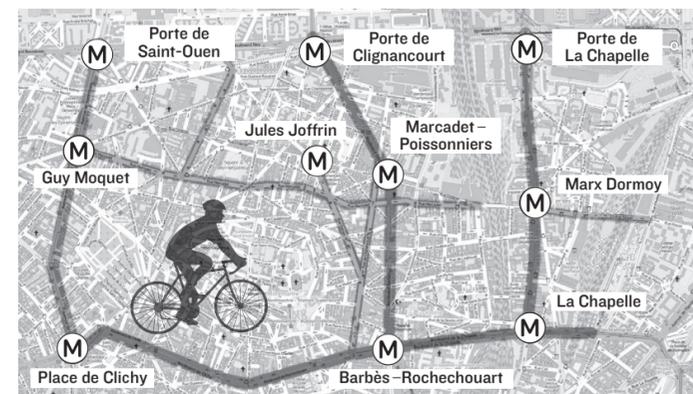
Ce projet s'inscrit dans la lignée du plan RER Vélo, présenté le 12 janvier par le collectif Vélo Ile-de-France. Le 22 avril dernier, le conseil régional s'est engagé « à financer à 60%, jusqu'à 300 millions d'euros », la création de neuf grands itinéraires entre les grands pôles d'Ile-de-France : sur les 650 km de pistes cyclables certaines existent déjà et selon le collectif Vélo Ile-de-France représentent « 45% des aménagements cyclables sécurisés » nécessaires.

Les associations Paris en selle et Mouvement de défense de la bicyclette y ont ajouté des propositions qui concernent le 18e. Elles insistent sur la nécessité de créer « de longues continuités qui se prolongent vers le centre de Paris et la Seine-Saint-Denis ». Concrètement, trois axes nord-sud pourraient être

adaptés. Clichy Saint-Ouen, Barbès-Ornano et rue de La Chapelle-Marx Dormoy (voir carte ci-dessous). Il est aussi proposé d'ouvrir les voies de bus des boulevards de Clichy et Rochechouart au vélo et de mettre des contresens dans les rues Clignancourt et Ramey. Enfin, la piste Damrémont pourrait être raccordée au nord jusqu'à la rue Belliard et au sud au pont Caulaincourt. Un axe est-ouest a aussi été proposé pour être dédié aux mobilités douces, la rue Marcadet, mais « cela sera vu plus tard ».

Des néophytes à protéger

Thomas Le Gall de Paris en selle souligne qu'il « faut porter très grande attention aux places et aux portes de Paris pour que la sécurité soit vraiment accrue, surtout quand on pense qu'il y aura de nombreux néophytes à protéger ». La question sera ensuite de savoir si le provisoire répondra aux besoins et...s'il pourrait devenir permanent. Car le projet émane du concept d'urbanisme tactique qui prône l'installation d'aménagements temporaires pour démontrer les changements possibles dans un espace donné : une rue, un carrefour... L'idée est de s'adapter rapidement aux besoins des habitants. Ainsi, Bogota a créé depuis les débuts de l'épidémie 117 km de pistes cyclables éphémères. Et Montpellier a déjà créé sa première piste temporaire. ● DANIELLE FOURNIER



SANDRA MIGNOT

* Le prénom a été modifié.

DES MALADES DU COVID-19 ACCUEILLIS À L'HÔTEL

Pour accompagner le déconfinement et permettre l'isolement absolu des malades atteints de formes peu sévères, quoi de mieux qu'une chambre d'hôtel ?

L'hôtel Ibis Budget Paris porte de La Chapelle, du groupe Accor, est depuis le 20 avril site pilote pour l'accueil de malades atteints du Covid-19. Il s'agit de « proposer des solutions d'hébergement aux personnes dont les conditions d'isolement à domicile ne permettraient pas de garantir l'absence de transmission du virus », selon l'Agence régionale de santé (ARS) d'Ile-de-France. C'est une mesure qui s'inscrit dans le plan Covisan, qui « vise à éviter une nouvelle vague de patients graves et pouvoir sécuriser la perspective du déconfinement » précise l'AP-HP. Il ne s'agit pas de chambres médicalisées.

Plusieurs hôpitaux dirigeront les malades vers les trois hôtels actuellement ouverts, dont celui du 18e : la Pitié-Salpêtrière (13e), Bichat (18e), Avicenne à Bobigny (Seine-Saint-Denis), ainsi que le centre

municipal de santé d'Aubervilliers (Seine-Saint-Denis).

Se pose bien évidemment la question du coût de cette opération. Les chambres sont mises à disposition à prix coûtant et l'accueil se fait sur la base du volontariat, mais est-ce l'AP-HP, la Ville de Paris, l'ARS, la Sécurité sociale qui paiera ? Personne n'en sait rien selon le PDG d'Accor, Sébastien Bazin.

On ignore aussi combien de temps doit durer ce dispositif. Actuellement 75 % des hôtels de la chaîne en France sont fermés et plus de 300 d'entre eux ont répondu de manière positive à cette ouverture.

Toutes les régions de France ne sont pas touchées de la même manière par la pandémie : l'Ile-de-France est durement touchée et le 18e possède un parc hôtelier très important. ● DANIELLE FOURNIER

COMPARUTION IMMÉDIATE

“Ils auraient dû mourir avant que je naisse”

Devant la 23e chambre du tribunal judiciaire, Amine* est mis en cause pour des violences sur ses parents et sa sœur, avec lesquels il vit.

Dans le box, chichement barré par du film plastique – dans le but probable d'isoler les bancs des avocats, assis devant – Amine, 18 ans. La salle est désertée par son public habituel. Magistrats et avocats sont presque tous équipés de masques chirurgicaux, voire FFP2, comme les prévenus. Les dossiers du jour sont des renvois d'affaires n'ayant pu être jugés précédemment, sur demande du mis en cause, afin de mieux préparer sa défense, ou du procureur, pour qui des éléments manquaient au dossier.

Amine est accusé d'avoir frappé ses parents. Tous deux sortaient d'une hospitalisation après une infection au Covid-19. Ce n'est pas la première fois que le jeune homme comparait.

Il a déjà été condamné à trois reprises pour des faits liés au trafic de stupéfiants. Et il est aussi poursuivi pour des violences commises préalablement sur son père en tant que mineur. Les voisins ont l'habitude d'entendre cris et chocs provenant de l'appartement de la porte Montmartre. Le 16 avril, alcoolisé, il s'est à nouveau jeté sur son père, a tenté de l'étrangler, puis a frappé sa mère au visage et poursuivi sa sœur dans l'escalier alors qu'elle tentait de fuir. Amine reconnaît les faits. Il décrit aussi une enfance de mal-aimé. « Depuis tout petit j'ai été placé en foyer. Un éducateur venait me chercher à l'école, les autres élèves se moquaient de moi. Depuis, je n'aime plus mes parents. J'ai de

la haine, je les insulte. Je me dis qu'ils auraient dû mourir avant que je naisse. » Les violences physiques et psychologiques qu'il a subies figurent dans son dossier. Une expertise psychiatrique a relié son comportement violent à l'alcoolisation chronique mais aussi à une carence éducative. « Mais si je suis pas content de cette vie alors j'ai plus qu'à cesser d'exister et arrêter de casser les couilles aux gens. » « Avez-vous des amis ? » interroge la présidente. « Oui, j'ai un ami. »

Le tribunal demande une suspension. Dans la salle silencieuse, on entend l'avocate discuter avec son client avant d'entamer sa plaidoirie. « Il y a plusieurs victimes dans cette histoire dont vous, du fait des violences subies plus jeune. Mais c'est votre dernière chance. Si vous ne saisissez pas la main tendue alors que vous avez toute la vie devant vous... » La cour est de retour.

L'avocate revient sur le contexte familial violent, l'impact du confinement, de l'alcoolisme. « Une thérapie semble indispensable ainsi que des soins psychiatriques. Mon client, même avec une camisole et des traitements lourds, est d'accord pour être hospitalisé. » Elle réclame un « gros coup de pouce », une peine qui lui permette de s'insérer par le travail et la formation : une condamnation avec un « sursis et une période de mise à l'épreuve la plus longue possible. Ce sera l'épée de Damoclès au dessus de sa tête. » Finalement Amine écope de 12 mois de prison, dont 8 avec sursis, puis trois ans de probation renforcée, interdiction de contact avec les victimes et de paraître au domicile. Faute d'un autre logement, il part en prison.

SANDRA MIGNOT



Journal de bord des fenêtres

Alors qu'il n'y avait presque plus personne dehors sinon des joggeurs qui courent, des passants pressés, des travailleurs rentrant vite chez eux, la rue s'animait différemment. De fenêtre en fenêtre, des voisins se sont parlé, ils ont applaudi ensemble, certains déployant des banderoles qui lançaient réflexions, coups de gueule et pensées au milieu des pots de fleurs nouvelles printanières. Nous vous proposons une balade dans ce 18e du bord des fenêtres, grâce aux photos de nos rédacteurs et de nos lecteurs.



LA PANDÉMIE CÔTÉ FUNÉRAIRE

Le 18e se serait caractérisé par une mortalité multipliée par sept au plus fort de la crise et des difficultés pour rapatrier des défunts à l'étranger.

Après un mois de confinement, nous avons voulu faire le point sur les personnes décédées dans le 18e. Leur nombre a fortement augmenté dans la phase montante de la diffusion du coronavirus et il semblerait que « le nombre de décès soit passé d'hebdomadaire à quotidien si on se réfère aux mêmes périodes en 2018 » selon la Mairie du 18e. Autrement dit, une multiplication par sept au plus fort de la pandémie. Une situation dramatique mais qui est passée inaperçue dans une grande ville comme Paris et qui a commencé à décroître lentement à partir de la mi-avril. En effet, les agents funéraires font des rotations pour assurer le service et les convois ne doivent pas réunir plus de 20 personnes par inhumation. Les cimetières sont fermés, sauf pour les enterrements. Les familles sont donc contraintes d'accompagner leurs morts à la sauvette et savent qu'elles ne pourront venir se recueillir que quand la liberté de circulation sera rétablie...

Des cérémonies frustrantes

Au cimetière Montmartre, il y a peu d'inhumations car seules les familles qui ont un caveau peuvent y enterrer leurs membres. Les autres vont plutôt au cimetière de Saint-Ouen ou de Saint-Denis – dit cimetière de La Chapelle – après le

périphérique, avenue du Président Wilson. Les crématoriums du Père Lachaise, de Nanterre accueillent les proches pour des cérémonies en petit nombre.

Au chagrin et au deuil s'ajoutent la frustration et aussi d'immenses complications pour ceux qui veulent enterrer leurs morts ailleurs. Car le rapatriement des personnes décédées vers l'étranger est quasi interrompu; faute de transport, les israéliens sont donc enterrés à Pantin (Israël a fermé son territoire) et les musulmans à Thiais où existe un carré musulman. « La situation n'est donc pas dramatique à Paris, mais davantage en province, où beaucoup de villes n'ont pas de carré spécifique, ceci étant laissé à l'appréciation des maires. »

Mams Yaffa, d'Esprit d'ébène, qui a été confronté à la question pour aider des amis en témoigne. Il a contacté les consulats du Mali, du Sénégal, de la Mauritanie, puis du Maghreb « qui ont pris des positions différentes, mais n'autorisent pas l'arrivée de corps contaminés. En effet, une fois au pays, le cercueil pourrait, comme c'est la tradition, être ouvert, ce qui participerait à la propagation de l'épidémie. Au cas par cas, les corps de personnes non contaminées peuvent être acheminés par avions cargo, mais les tarifs ont véritablement explosé passant à plus de 6 000 € pour le Mali par exemple... » ● DANIELLE FOURNIER

ÉTAT D'URGENCE ET « ZÈLE » DE LA POLICE

Comment les mesures exceptionnelles ont-elles été respectées et contrôlées dans l'arrondissement? Tour d'horizon.

Le confinement est apparu comme une mesure inévitable pour endiguer la pandémie de Covid-19. Parmi les mesures exceptionnelles mises en place: la limitation des sorties, soumises à l'obligation de présenter une autorisation individuelle de circuler. Le contrôle de cette autorisation ne pose pas plus de problèmes dans le 18e que dans les autres arrondissements

parisiens. « Le confinement est plutôt bien respecté dans le 18e », affirme le maire du 18e, Eric Lejoindre, en contact quotidien avec la commissaire centrale, Emmanuelle Oster. « Comme dans la plupart des arrondissements parisiens, le nombre de verbalisations pour non-respect du confinement représente environ 10% des contrôles. » Difficile à vérifier aujourd'hui: d'une part, la pré-



L'ÉCOLE MATERNELLE RICHOMME PRÉPARE SA RENTRÉE

Cette petite école du quartier Château Rouge continue à accueillir des enfants de soignants. Fort de cette expérience, son directeur organise le retour des élèves avec une relative sérénité.

Pendant les vacances de printemps, les enfants de soignants, forces de l'ordre et pompiers ont été regroupés temporairement dans les écoles Clignancourt et François Dorléac, encadrés par des animateurs de la Ville de Paris. Mais depuis le 20 avril, l'école maternelle Richomme s'est vue à nouveau confier une quinzaine d'enfants. Le profil des familles pouvant bénéficier du dispositif a été élargi et l'école accueille désormais aussi les enfants de certains commerçants et d'employés des pompes funèbres. « On a le personnel qu'il faut et ça se passe très bien », précise Laurent Ribaut, le directeur de l'école.

Avant les vacances scolaires, il a bien eu quelques frayeurs: « Deux animateurs et un responsable éducatif de la Ville ont dû s'arrêter pour suspicion de Covid-19. Les adultes ont dû porter un masque. Heureusement les personnes malades ont rapidement guéri. Mais les mesures de précaution ont été renforcées. »

Les enseignants de l'école ont continué à suivre leurs élèves non accueillis et à garder un lien avec les familles. Ils ont envoyé par mail des petites activités à faire chez eux et, pour ceux qui n'ont pas d'imprimante, des sacs ont été préparés avec des dossiers, des livres de l'école, des crayons, de la pâte à modeler... Bien sûr, dans ce quartier po-

ulaire où certaines familles vivent dans des conditions difficiles, le suivi n'a pas été simple. « On a dû insister auprès de nombreuses familles, les appeler plusieurs fois avant de pouvoir les joindre. Finalement, sur 110 enfants, une seule a été perdue de vue », souligne le directeur.

Des parents réticents

Maintenant, l'équipe attend de savoir comment va se passer le déconfinement et se prépare à une rentrée inédite. Les enfants devront être répartis en petits groupes. Mais pour cette école classée REP+, dont les effectifs scolaires sont réduits, ce ne sera pas un problème. « Les familles qui auront peur d'envoyer leurs enfants à l'école ne seront pas obligées de le faire. Celles que j'ai croisées semblent très réticentes. J'appellerai tous les parents pour savoir qui ne veut absolument pas que ses enfants reviennent. Puis les classes seront divisées en deux et, comme toutes les enseignantes seront là, elles auront des groupes de sept ou huit élèves. »

Son expérience avec les enfants de soignants aide ce directeur à lever les craintes et à mieux s'organiser. « On sait déjà comment ça peut se passer: chaque groupe ira à tour de rôle en récréation, on apprendra aux enfants à bien se laver les mains sous forme de jeu, les toilettes seront nettoyées après chaque passage, les poignées de porte et le mobilier désinfectés régulièrement. Les agents de service auront une grande responsabilité et un rôle fondamental à jouer pour assurer cette sécurité sanitaire. »

Des familles courageuses

Ces dispositifs devraient rassurer les familles, espère Laurent Ribaut. Car c'est important pour les enfants de pouvoir réentendre des histoires, renouer avec la langue française, chanter ensemble.



Dernière minute: le dimanche 3 mai, 316 élus d'Ile-de-France, dont Anne Hidalgo, ont demandé "solennellement" que la réouverture des écoles soit reportée après le 11 mai.

« Notamment pour ceux qui sont très mal logés et dont les parents sont obligés de travailler car ils n'ont plus rien. » Certains n'ont parfois pas de quoi nourrir leurs enfants, qui ne vont plus à la cantine. Laurent Ribaut en a orienté plusieurs vers les distributions gratuites de repas chaud le midi.

Mais ce directeur ne cache pas son étonnement admiratif face au courage des familles, qui vivent parfois à six dans 30 m² et ne se plaignent pas. « Elles disent que c'est dur, mais qu'elles n'ont pas le choix. Elles ne sont pas dans le registre de la plainte, respectent le confinement et l'affrontent vaillamment. » ●

CHRISTINE LEGRAND

(voir encadré). Difficile dans ces circonstances exceptionnelles de faire valoir son bon droit! Plus grave, l'Observatoire parisien des libertés – créé par la Ligue des droits de l'homme et le Syndicat des avocats de France (SAF) –, a recueilli des témoignages de violences policières à La Chapelle, Château Rouge et aux alentours du Sacré-Cœur. Nassim Hakmet, coordinateur de l'Observatoire, fait état de deux autres types d'atteintes aux libertés repérées dans le 18e: d'abord un déploiement conséquent de CRS (huit à neuf cars) boulevard de La Chapelle, au niveau du boulevard Barbès. Ensuite, des destructions de biens de demandeurs d'asile près de la porte d'Aubervilliers. Récemment, des agents de police seraient entrés dans des appartements de particuliers ayant déroulé sur leur balcon des banderoles mettant en avant des idées politiques. Affaire à suivre de près... ● SOPHIE ROUX

DES MINEURS SANS PAPIERS PROTÉGÉS À L'HÔTEL

Depuis la mi-mars, l'association Les Midis du MIE a coordonné l'hébergement et le ravitaillement d'une quarantaine de jeunes placés dans des hôtels du 18e.

C'est un public qui n'est reconnu par personne, mais pour nous ils ont droit à de la nourriture de qualité. Nous ne voulons pas leur apporter des sandwiches ou des sachets repas tout faits», insiste Agathe Nadimi, l'énergique fondatrice de l'association Les midis du MIE (pour « mineurs isolés étrangers»). Et la structure, créé en 2016, ne s'occupe pas que de les nourrir puisqu'elle organise aussi l'hébergement de 68 adolescents actuellement en hôtels, dont 48 dans le 18e, rue Myrha et rue des Poissonniers.

Ces migrants sont en attente d'un recours pour faire évaluer leur minorité et ainsi être pris en charge au titre de la protection de l'enfance. Mais la décision peut prendre plusieurs mois. Avec la mise en place du confinement, leur situation, déjà précaire, s'est aggravée. La plupart ont dû quitter les hébergements collectifs situés à Saint-Denis ou Saint-Ouen et se sont retrouvés à l'hôtel, en chambres individuelles, mais sans pouvoir cui-

siner. Une dizaine d'autres ont pu être relogés chez des hébergeurs solidaires ou dans des appartements.

Des repas et de quoi se distraire

Comme tout un chacun, les jeunes trouvent le temps long. Ils ont hâte de se retrouver tous ensemble, comme avant. « En plus des repas, nous leur apportons des objets du quotidien dont ils peuvent avoir besoin, comme un chargeur et une carte pour téléphoner, des produits d'hygiène, des vêtements. On leur propose aussi des jeux et du matériel de dessin pour qu'ils puissent s'occuper », explique Agathe Nadimi.

Avant le confinement, des ateliers artistiques étaient organisés une fois par semaine pour ces jeunes exilés. Une page Facebook continue de recueillir leurs dessins, peintures ou poèmes.

Ces achats sont financés uniquement grâce à des dons faits par des citoyens, l'association tenant à ne pas dépendre des aides publiques. Exceptionnellement, les chambres d'hôtel ont été prises en charge par une subvention de la Fondation de France et de la fondation Abbé-Pierre.

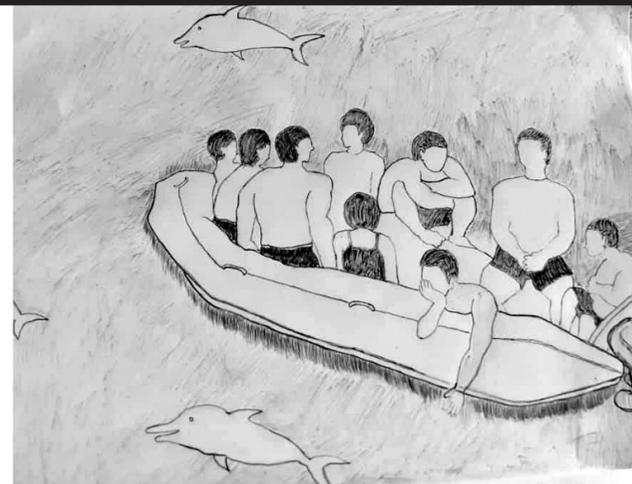
Outre ces tournées, le collectif a mis en place depuis la mi-mars des maraudes tous les ven-



dredis pour porter des repas à environ 90 sans-abri, vivant essentiellement dans le 18e. La préparation est assurée à tour de rôle par L'Assiette migrante, implantée dans notre arrondissement, Solidarité et partage et Ernest, dont la cuisine est dans le 14e. ●

FLORIANNE FINET

Une cagnotte permet de soutenir Les Midis du MIE sur www.helloasso.com



DR



Les jeunes migrants hébergés en hôtel grâce à la mobilisation des Midis du MIE passent le temps notamment en dessinant. Une page Facebook met leurs travaux en ligne, qui évoquent leur passé comme leur actualité.

facebook.com/lestalentsmidisumie



Sandra Mignot

SOLIDARITÉ SUSPENDUE

Inspiré par les fameux paniers napolitains, qui montent et descendent le long des façades de la cité italienne, un habitant de la rue des Martyrs a mis en place ce dispositif à l'usage des personnes sans domicile. Elles peuvent y trouver des livres, certes nourriture de l'esprit, mais heureusement aussi de quoi manger.

APPEL A CAGNOTTE POUR LE FOYER MARC SEGUIN

Alertée par les réseaux sociaux et des amis du quartier sur la situation dramatique dans laquelle se trouvent les résidents du foyer CDC Habitat Adoma de la rue Marc Seguin à La Chapelle, Viviane Vicente a mis en ligne une cagnotte d'habitants. Son but : « apporter une petite contribution » et fournir des produits alimentaires aux travailleurs immigrés confinés, souvent précaires, qui se retrouvent pour la plupart sans travail et sans revenu. Le résultat a dépassé ses espérances car 1400 € ont afflué dès la première semaine. Une première livraison d'environ 500 € a ainsi pu être déjà effectuée. Mais le confinement est loin d'être terminé et ses conséquences pèseront longtemps, alors n'hésitez pas à mettre au pot. Et pour en savoir plus sur la situation des résidents du foyer, lisez notre enquête à paraître prochainement sur 18dumois.info. SYLVIE CHATELIN

<https://www.lepotcommun.fr/pot/nw22sa62>

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, fêtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

LE CONFINEMENT À LA MARGE

« Restez à la maison ! » Cette injonction répétée s'avère inapplicable pour ceux qui ont la rue comme seul abri. Le confinement de toute la population rend aussi leurs conditions de vie plus difficiles et précaires.

L'état d'urgence sanitaire imposant du jour au lendemain le confinement à toute la population a rendu très compliquée la vie des sans-abri. « Population à risque, ils sont les grands oubliés du confinement. Avec une santé déjà fragile, un suivi médical irrégulier, ils sont exposés, pratiquement sans aucune protection, à la maladie. Il a fallu, au départ, faire beaucoup de pédagogie, sensibiliser. » Le constat de Louis Barda, coordinateur à Médecins du Monde, est celui de nombreux acteurs associatifs. « Sans compter que le manque d'argent se fait sentir pour ces personnes vivant de la manche, quand le reste du monde est confiné à domicile. »

Oubliés

Distributions alimentaires réduites, fermeture des structures d'accueil

et de soins, difficultés rencontrées par les bénévoles des associations d'aide auprès des forces de police pour assurer leur mission, manque de matériel de protection, harcèlements de migrants par les forces de l'ordre et destruction de biens... les récits des difficultés rencontrées ne manquent pas auprès des autres associations de l'arrondissement. Clarisse Bouthier, bénévole à Solidarité migrants Wilson, de conclure son énumération par un « bref, disons que le début du confinement a été rock'n roll ! »

Sur l'accès à l'eau, de nombreuses fontaines parisiennes, fermées en hiver et généralement rouvertes début mars, ne l'avaient pas été le 17 mars. Les autres étaient hors d'usage ou inaccessibles (parcs, jardins et cimetières étant fermés). Depuis, la plupart des fontaines ont été remises en fonction et une

dizaine de becs « eau de Paris » ont été installés en plusieurs endroits de l'arrondissement. 17 sanisettes ont également été ouvertes par Decaux, alimentées en eau potable. Le maire du 18e, Eric Lejoindre, reconnaît à mi-mots les retards en la matière. Il fait ensuite le compte des distributions alimentaires : « en plus du 70 boulevard Barbès, qui est un des trois lieux de distribution alimentaire de la Mairie de Paris et du centre d'action sociale, il y a dans le 18e une vingtaine de points gérés par des associations ou des paroisses. Plus de 2 500 repas sont ainsi distribués chaque jour, en plus des 1 000 du SAMU social. » Quant aux difficultés rencontrées par des associations, comme la Table ouverte (lire sur note site www.18dumois.info), il évoque la possibilité pour la Mairie d'arrondissement d'allouer quelques fonds pour leur permettre de poursuivre cette activité nécessaire à la survie des habitants les plus précaires. Il ajoute que des masques livrés en mairie ont pu être donnés aux associations sur le terrain. Un peu partout, la solidarité s'est aussi organisée grâce à des restaurants et des habitants distribuant aux personnes isolées des

bouteilles d'eau et des repas chauds (lire page 2).

Autre effet du confinement : les demandeurs d'asile – nombreux aux environs des portes de La Chapelle et d'Aubervilliers – n'étaient plus enregistrés auprès de la Préfecture, rendant impossible toute ouverture de droits. La Ligue des droits de l'homme (LDH) nationale a saisi la justice en référé et obtenu gain de cause. le conseil d'Etat a en effet confirmé le 30 avril la décision du tribunal administratif, de laquelle le ministère de l'Intérieur avait fait appel. Le dispositif d'enregistrement des demandes d'asile supprimé au mois de mars a donc été rétabli.

Invisibles devenus visibles

Interrogé sur les plaintes de riverains, Louis Barda insiste sur le fait que « cette situation rend les sans-abri beaucoup plus visibles, car il n'y a plus qu'eux dehors ». Même constat pour Léon Gomboroff, directeur du centre Aurore EGO de la Goutte d'Or, dédié à l'accueil d'usagers de drogue : il confirme en certains endroits connus comme des lieux de consommation une montée des tensions avec des rive-

rains confinés chez eux plus attentifs à ce qui se passe dans la rue. « Ce qui habituellement est masqué par l'activité et le bruit, est grossi. » Par ailleurs, il insiste sur le fait que le confinement et les difficultés financières ravivent les situations de manque ou l'accès à des produits de mauvaise qualité. Ceux-ci étant plus difficiles à trouver, les consommations d'alcool, de tabac, et de médicaments augmentent. Néanmoins, les demandes de produits de substitution sont en hausse.

Quant aux structures d'accueil et de suivi, plusieurs sont fermées. Celles qui restent ouvertes doivent respecter les gestes barrières, reçoivent moins de monde et se focalisent plus sur les aspects pratiques que sur les échanges. Des solutions de confinement ont finalement été proposées à quelques personnes. Concernant les usagers de drogues, plus de 60 places ont été attribuées dans des hôtels, dont plusieurs dans le 18e, faisant passer à près de 320 le nombre de places dans tout Paris. Les responsables d'association, que ce soit Aurore EGO ou Gaïa – en charge de la salle de consommation à moindre risque de Lariboisière –, se montrent satisfaits d'avoir obtenu en quelques semaines ce qu'ils demandaient depuis des années. Pour l'après-confinement, ils espèrent obtenir de nouveaux hébergements pour 160 personnes suivies et encore sans-abri.

Pour l'hébergement des personnes malades, le centre Ney, ouvert en 2016 par la préfecture pour accueillir des femmes réfugiées, a ouvert 40 places pour des sans-abri Covid-19 testés en hôpital. On pourrait espérer que le programme Covisan, destiné à l'accueil de malades asymptomatiques, puisse accueillir des personnes sans-abri : l'un des quatre hôtels est proche de l'hôpital Bichat.

Cette pandémie pourrait avoir des répercussions à long terme pour ces oubliés du confinement. ●

SOPHIE ROUX



Sandra Mignot

Les consommateurs accros à l'inhalation de protoxyde d'azote n'ont pas disparu. Ces cartouches vides, signe de leur passage, se retrouvent dans de nombreux caniveaux du 18e.

INQUIÉTUDE AUTOUR DES MAISONS DE RETRAITE

Campagne de tests, protection des soignants et des résidents, liens avec les familles : de nombreuses mesures ont été prises pour éviter l'hécatombe dans les établissements.

Il y a dans le 18^e cinq maisons de retraite médicalisées, quatre Ehpad, une unité de soins de longue durée (USLD) et douze maisons de retraite non médicalisées (deux résidences-services, neuf résidences autonomie-foyers logements, un Ehpa). Une seule est municipale, la maison de retraite L'Oasis dans la Goutte d'Or, les autres sont des structures privées.

Le 6 avril, la Ville de Paris a pris conscience de la catastrophe en cours et a lancé, en partenariat avec l'Agence régionale de santé (ARS), une grande campagne de tests PCR (les tests diagnostics réalisés par prélèvement au fond du nez) dans les Ehpad parisiens. Les établissements gérés par la Ville de Paris via son centre d'action sociale ont été les premiers concernés. Dans l'Ehpad L'Oasis qui peut accueillir 119 résidents, onze décès étaient à déplorer fin avril et 21 % des résidents testés étaient porteurs du Covid-19.

On s'attend à un décompte macabre plus important encore que lors de la canicule de 2003 (plus de 19 000 morts). En effet, aux décès dus au Covid-19 s'ajouteront les morts liées aux conséquences du confinement : la décompensation, la perte des repères, de l'appétit, la déshydratation... Ainsi par exemple de malades atteints d'Alzheimer qui mangent par mimétisme et, une fois isolés des autres résidents, ne s'alimentent plus.

Tester et isoler

Après les pénuries de masques, blouses, charlottes et autres protections, la décision de généraliser les tests pour les résidents et pour le personnel a fait craindre un moment qu'ils n'arrivent pas à temps ou en nombre. On a également eu peur que les sédatifs pour soins palliatifs viennent à manquer. La situation s'est stabilisée et les établissements s'inscrivent dans une « démarche de test », sur la base du volontariat.

Trois établissements dans le 18^e ont accepté leur mise en place, outre L'Oasis : Robert Doisneau, Les Jardins de Montmartre et les Intemporelles, qui peuvent accueillir au total 321 résidents. Leur capacité à développer un « dispositif post-test » afin de protéger un maximum de personnes est prise en compte : que faire des personnes infectées par le virus ? La direction des affaires

sociales, de l'enfance et de la santé (DASES), en partenariat avec l'ARS, propose par exemple des renforts de personnels, des aides pour la réorganisation spatiale et logistique dans le cas où ces Ehpad choisissent une stratégie de regroupement des personnes testées positives. Mais les résultats des tests diagnostics sont longs à obtenir car les laboratoires d'analyse sont surchargés...

Garder le moral et la force

Les établissements ne fonctionnent pas avec tout leur effectif et la gestion du personnel relève du casse-tête : certains sont eux-mêmes malades, d'autres sont en arrêt pour garde d'enfants. Une difficulté supplémentaire dans cette situation de chaos qui ne doit pas effacer les innombrables initiatives, collectives ou individuelles.

Les visites de fin de vie, très réglementées, sont maintenant possibles et permettent l'accompagnement par la famille. L'interdiction des visites avait en effet parfois conduit à l'abandon et traumatisé tout le monde. Rencontres en visioconférence, dons de tablettes, appels par téléphone, témoignent des efforts faits pour que les familles puissent garder le lien, les résidents le moral et les soignants la force de continuer. ●

DANIELLE FOURNIER



Une œuvre ultra-réaliste du portraitiste contemporain urbain Swed Oner, rue Gabrielle.

BRETONNEAU À L'ÉPREUVE DU CORONAVIRUS

Virginie Fossey-Diaz, gériatre à l'hôpital Bretonneau, donne une version rassurante de la manière dont l'établissement a affronté la pandémie.

Depuis 2001, l'hôpital Bretonneau constitue quasiment une référence en matière de prise en charge gériatrique. Avec ses chambres modernes, ses lieux de vie au sein de l'établissement, il est au cœur de la prise en charge médicale et sociale des personnes âgées des 8^e, 17^e et 18^e arrondissements.

Jusqu'à la crise du coronavirus, ses services se répartissaient entre l'accueil de courte durée, les séjours de longue durée et les soins de suite. Avec la pandémie, l'organisation des services a été entièrement revue. La moitié des lits accueille maintenant 70 patients positifs au Covid-19 dans des unités entièrement confinées.

Le personnel soignant n'y entre que totalement protégé. Les malades viennent pour la plupart des urgences de l'hôpital Bichat où la maladie a été diagnostiquée.

Une vingtaine de décès

« Les patients que nous avons sont âgés, 85 ans et plus, et souffrent souvent de comorbidités », précise la docteure Virginie Fossey Diaz, praticienne hospitalier, responsable du service de gériatrie et soins palliatifs. Si la maladie s'aggrave, nous devons apprécier l'aptitude de leur organisme à supporter une réanimation de trois semaines. La plupart du temps, leur état général ne permet pas de l'envisager. Pour chaque malade, nous évaluons

la situation et la décision est prise collégialement. »

Très peu de patients peuvent être envoyés en réanimation. Qu'est devenue la centaine de malades traitée pour le Covid-19 depuis le début de l'épidémie ? Les 4/5^e sont guéris après une dizaine de jours d'hospitalisation, indique la docteure Virginie Fossey Diaz. On déplore une vingtaine de décès. Elle estime que les ressources allouées pour gérer cette crise, tant en termes humains que matériels, ont été et sont suffisantes. Mais elle constate aussi l'angoisse très importante des professionnels de santé. Deux médecins sont venus renforcer les équipes médicales. ●

DOMINIQUE GAUCHER

UNE TOURNÉE EN EHPAD

Claire Patry, gériatre, évalue les adaptations mises en place par les établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes afin de faire face à l'épidémie.

21 heures, la journée de Claire Patry, commencée à 8 heures ce matin, dans le cadre de « l'équipe mobile de gériatrie externe Ehpad et ville » se termine. Sa mission consiste à épauler les médecins coordinateurs de quatre Ehpad du 18^e arrondissement. Dans ces structures, la moyenne d'âge des résidents, souvent atteints de plusieurs pathologies, est de 85 à 86 ans.

« Le confinement, décidé très tôt¹, a retardé la diffusion du virus », explique la docteure Patry. Il a permis de s'organiser pour renforcer la prise en charge médicale en fonction de l'épidémie. Ainsi à L'Oasis, le médecin coordinateur est passé à temps plein. Et un généraliste vient en renfort. La création, en mars dernier d'une Communauté professionnelle territoriale de santé (CPTS) dans le 18^e a facilité l'implication des professionnels libéraux (lire notre numéro 281). »

Cette augmentation des moyens médicaux s'intègre dans la stratégie générale d'aide aux Ehpad mise en place par l'ARS d'Ile-de-France. La majeure partie ou un nombre important de résidents malades sont traités au sein de leur établissement. Ils y reçoivent les soins nécessaires par le biais de

l'hospitalisation à domicile (HAD). Si leur état s'aggrave, les praticiens évaluent la capacité de leur organisme à supporter un traitement en réanimation très éprouvant.

Chaque situation est soigneusement examinée et personne n'est laissé sans assistance. Les résidents, très malades, ne pouvant être envoyés en réanimation, sont accompagnés jusqu'au terme de leur vie avec des soins d'accompagnement et des soins palliatifs.

Au niveau purement médical, les renforts sont donc là. C'est peut-être moins le cas pour les autres personnels soignants pourtant tout aussi indispensables à la prise en charge des résidents. A L'Oasis, une infirmière libérale a renforcé l'équipe mais les besoins demeurent importants. Heureusement, d'autres soutiens sont arrivés. « Nous avons sollicité l'IFSI de l'hôpital Bichat qui nous a envoyé 21 élèves de première année », indique la docteure Patry. Ils accompagnent les résidents dans des actes essentiels de leur vie : prendre leurs repas, marcher un peu et rester en contact avec leur famille via les outils numériques. »

En effet l'isolement est très dur à supporter et les établissements s'efforcent de trouver des moyens permettant aux résidents de conserver malgré tout un minimum de mobilité et de relations avec leurs proches. On accompagne ceux qui peuvent

marcher et le souhaitent dans les couloirs ou la cour, s'il y en a une. Mais ils doivent accepter de porter un masque.

Malgré les précautions prises, la maladie se répand comme une trainée de poudre. Difficile dans ce contexte de chiffrer le nombre de personnes contaminées. Mais il y en a beaucoup dans les Ehpad. Chez les soignants aussi, le virus sévit. Entre un tiers et la moitié des effectifs ont été touchés, estime Claire Patry. Les personnes sans symptômes mais testées positives ont pris en charge les malades déclarés. Il faut prendre en

« Les patients de 85 ans ou plus résidant en Ehpad souffrent souvent de comorbidités. Dans ce cas, leur organisme, déjà fragile, ne peut supporter les soins intensifs, très éprouvants. »

compte la fiabilité relative du test réalisé à partir des prélèvements biologiques : il comporte un pourcentage d'erreur d'environ 30 %.

N'oublions pas que les Ehpad, gravement touchés par cette crise sanitaire, « méritent autant de soutien, logistique et humain, que l'hôpital », plaide Claire Patry. ●

DOMINIQUE GAUCHER

1. Entre le 11 mars et le 20 avril, les visites aux personnes âgées dans les Ehpad ont été interdites pour les protéger d'une infection au virus.

UNE NONAGÉNAIRE DÉJOUÉ LE COVID-19

Il est aussi de bonnes nouvelles en ces temps de Covid-19 et des guérisons apparaissent comme des petits miracles. Ainsi d'une dame de 92 ans résidente de l'établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Ehpad) Les Jardins de Montmartre, rue Pierre Picard au pied du Sacré-Cœur, dont la fille, que nous appellerons Daniela, loue le « suivi médical excellent ».

Environ une semaine après le début du confinement, elle a été appelée en urgence car sa maman était malade depuis une dizaine de jours avec, ce qui semblait être, « une grosse grippe ». Mais un test confirme rapidement qu'il s'agit de Covid-19. La résidente est immédiatement mise sous surveillance respiratoire au sein de l'Ehpad. Un deuxième test s'avère négatif. Elle se rétablit maintenant doucement mais reste encore très fragile. Daniela souligne que « tous les soignants sont extrêmement dévoués » et que dans l'impossibilité de pouvoir rendre visite à sa mère, elle « a toujours eu une infirmière ou une médecin pour répondre à ses appels ». Elle attend avec impatience que l'isolement soit levé et que sa maman ait récupéré assez de force pour pouvoir redescendre dans le « jardin intérieur pas très grand mais joli » où, en des temps meilleurs, des sessions de jardinage sont organisées pour les résidents et où un chat se promenait pour le plus grand bonheur de tous. SYLVIE CHATELIN

SOIGNANTS DE VILLE : LE DEUXIÈME FRONT

Médecins de ville, spécialistes, infirmiers : comment font-ils face à la pandémie ? Si certains ont pu se croire inutiles, tous se sont réorganisés alors que certains patients, par peur de la contamination ou par crainte de déranger, ont hésité à venir consulter.

Dans la salle d'attente du cabinet rue Hermel, seulement trois patients et deux bébés, alors que d'habitude c'est plein. Ce jour-là, avant de commencer les consultations, la docteure Anne-Sophie Laugier doit d'abord faire le ménage. La chaise, la table d'examen, le bureau, tout est minutieusement passé au désinfectant. Elle porte une longue blouse, offerte par une société de produits cosmétiques, et un masque. « On évite que les gens se croisent. Quand on a deux personnes dans la salle d'attente, on leur demande de ne pas changer de chaise et d'éviter de se déplacer. »

« Au début, on s'est dit qu'on ne servait à rien, on s'est mis sur les listes pour faire des tours de garde à l'hôpital, raconte-t-elle. On croyait être hors du truc, alors qu'on a fait un travail en amont tellement important. » Des spécialistes, cardiologues, rhumatologues ou autres avaient fermé. Et leurs patients souffrant de maladies chroniques, les cardiaques, hypertendus ou diabétiques, ne sont pas venus pour autant chez le généraliste. Certains ont peur, d'autres ne

« Personne ne vient au cabinet sans l'accord du médecin. » Setti Lachani, la secrétaire médicale, qui a pu mettre ses petits de 5 et 9 ans à l'école pour les enfants de soignants, fait le premier tri. Elle n'avait pas de masque la première semaine, mais elle fait « très attention » aux règles sanitaires. Au bout du fil : des gens en larmes, des patients qui se plaignent d'avoir du mal à respirer mais qui vont mieux en l'écoutant. « Je leur parle, j'essaie de les rassurer puis je leur passe le médecin. »

Il faut dissuader les personnes âgées qui veulent venir voir le docteur alors qu'elles doivent rester chez elles pour se protéger, éviter le risque de contamination pour les femmes enceintes, etc. Viennent évidemment les nouveaux-nés à vacciner, et tous ceux, dépressifs, cancéreux ou en post-opératoire qui n'ont plus où aller pour être pris en charge. Le centre médico-psychologique est fermé.

Un peu moins de visites mais plus longues

Infirmier sur la Butte depuis dix-huit ans, Jean-Yves Le Page et son confrère continuent leurs visites à domicile sept jours sur sept, apportant aussi une aide psychologique et même sociale. Comme il y a moins de soins post-opératoires, ils font 30 à 35 visites par jour – au lieu d'une quarantaine auparavant –, et ils prennent quelques rendez-vous au cabinet.

Une bonne partie de leur patientèle à domicile est composée de personnes âgées ou souffrant de troubles psychologiques ou cognitifs. « Ils étaient habitués au confinement mais, voyant ce qui se passait à la télé, ils ont subi un gros stress, un état de sidération. » Chez certains, de la paranoïa, des peurs de fin du monde, des théories complottistes. « C'était très fatigant. Les premières semaines, au lieu de passer 20 minutes auprès d'eux on doublait notre temps. »

Les personnes âgées vivent souvent seules. Le facteur ne passe plus, les aides à domicile non plus, les familles sont loin. L'infirmier est devenu le seul interlocuteur. A une dame qui souffre de la maladie d'Alzheimer, il faut répéter inlassablement les règles d'hygiène, insister sur l'importance de se laver les mains. Chez un couple de 92 et 94 ans qui ne peut plus se rendre à la laverie, on conseille de laver le petit linge à la main et de laisser le reste pour plus tard. « On voit des appartements un peu dégradés, des gens qui ne mangent pas à leur faim, le ménage n'est pas terrible, certains n'ont pas de linge ou ne savent pas s'en servir. Parfois il faut alerter la famille. »

Les deux infirmiers ont adhéré à un réseau de quartier organisé par une consœur pour échanger des informations sur le gel, les blouses, les masques. A la pharmacie des Abbesses, Catherine Cayla dit avoir été plutôt bien tenue au courant sur le matériel à fournir aux soignants de ville, en dépit d'informations contradictoires sur le nombre de masques à remettre. La dernière semaine d'avril, la pharmacienne avait du gel mais pas de flacons et n'arrivait « par aucun biais » à obtenir gants et thermomètres. « Si ça se trouve, le 11 mai on ne sera pas déconfiné », s'inquiète-t-elle. ●

CLAIRE ROSEMBERG



Jean-Yves Le Page, infirmier libéral assure toujours sa tournée sur les pentes de la Butte, avec des précautions d'hygiène démultipliées.

veulent pas déranger en temps de crise. « Les gens ont pris sur eux, mais ils n'auraient pas dû », observe Anne-Sophie Laugier.

Pourtant, depuis, les quatre médecins du cabinet n'ont pas chômé. Ils ont organisé leur travail autrement. « Pour éviter toute contagion, nous avons opté pour la consultation par téléphone ou vidéo, explique la médecin. Mais c'est compliqué sans le contact... On a même eu à gérer une patiente qui faisait un AVC au bout du fil. »

Des patients en larmes

Le mail est aussi utilisé. On a ainsi demandé à un patient âgé avec des lésions au pied d'envoyer une photo. Ceux qui présentent des symptômes potentiels de Covid-19 sont reçus en fin de journée ou renvoyés sur Covidom, la plateforme téléphonique de l'AP-HP étendue aux médecins libéraux fin mars pour suivre les malades peu atteints et non hospitalisés.

LE 18^E DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Dominique Boutel, Sylvie Chatelin, Samuel Cincinnatus, Daniel Conrod, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Dominique Gaucher, Sonia Imbert, Annie Katz, Christine Legrand, Jacky Libaud, Sandra Mignot, Sophie Roux, Claire Roseberg, Laure Vogel.

Photographies et illustrations : Séverine Bourguignon, Jean-Claude N'Diaye, Sandra Mignot, Brigitte Postec, Yves Sanquer.

Relecture : Elise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Anne Guillaume

Bureau de l'association : Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Sophie Roux, secrétaire, Danielle Fournier, secrétaire adjointe, Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux : Sophie Roux

Responsable de la distribution : Anne Bayley

Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

Directrice de la publication : Sylvie Chatelin

Fondateurs : Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

ISSN 1259-903
Numéro de commission paritaire 1022 G 82213

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

RETROUVEZ
LE 18^E DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18DUMOIS

CONFINEMENT OBLIGE, VOICI UN DEUXIÈME NUMÉRO EN LIGNE DU 18^E DU MOIS.

Notre imprimeur n'a pas encore repris son activité et les bénévoles qui distribuent et mettent sous pli le journal pour les abonnés demeurent invités à rester chez eux.

Il est téléchargeable sur notre site à l'adresse www.18dumois.info/un-nouveau-numero-entierement-en-ligne.html Vous pouvez le diffuser massivement autour de vous. Vous nous aiderez à faire connaître Le 18e du mois !

Ce journal, s'il vit principalement grâce à une équipe de bénévoles motivés qui restent vigilants sur toute l'actualité du 18e, qui rédigent des articles, qui les relisent, qui photographient, a cependant un coût : un loyer à

payer, une rédactrice en chef et une graphiste rémunérées. Il est vendu 2,80 € en kiosque. Si ce numéro vous a plu, si vous pensez important de maintenir une information locale indépendante de toute organisation politique, religieuse ou syndicale, n'hésitez pas à nous soutenir en faisant un don (montant libre) en cliquant sur le lien ci-dessous : <https://bit.ly/2WEnk9J>

UN PROJET ASSOCIATIF

Le journal est édité par Les Amis du 18^e du mois, association qui compte à ce jour environ 150 adhérent(e)s. Il est indépendant de tout groupe commercial, financier, confessionnel ou politique.

Le saviez-vous ?

Le 18^e du mois existe depuis 1994. L'histoire de ses débuts a été écrite par un des fondateurs du journal, Jean-Yves Rognant. Extrait...

À L'ORIGINE...

Quelques dizaines d'habitants qui ont décidé de faire ce journal. Certains d'entre eux avaient eu des responsabilités administratives, culturelles, syndicales, politiques assez diverses, d'autres étaient de simples citoyens. Ils se rencontraient dans des manifestations pour l'école,

contre la ghettoïsation, la montée de la misère, les expulsions d'habitants vers les banlieues, le bruit, la pollution. Ou bien dans des fêtes, à des spectacles, dans des bistros, ces bistros du 18e où l'on parle des heures, où l'on refait le monde. Ils faisaient le même constat : l'insuffisance de démocratie locale, et d'abord l'insuffisance d'information. Dans cet arrondissement, il se passe beaucoup d'événements, mais qui le sait ?

Sur un coin de table

La presse, les médias nationaux ou parisiens avaient tendance à décrire ce bout de Paris de façon négative. Ce 18e pétri d'histoire, composé de quartiers fort divers, nous semblait avoir besoin d'autre chose que de journaux publicitaires. Ainsi est née l'idée de créer un journal.

Premier numéro du 18^e du mois, en novembre 1994.

J'en parlais à ceux que je croisais. Cela suscitait sympathie et intérêt. Militant, artiste, journaliste, surveillant de lycée, artisan, chacun avait envie de parler de son 18e. On ébauchait sur un coin de table d'hypothétiques sommaires. Dans un café de la rue Duc, L'Alibi, les conversations débridées trouvaient une écoute, un écho : « Vous voulez créer un journal ? Ça m'intéresse ! Moi, je suis journaliste... Moi, je suis à telle association, j'aime écrire... C'est pour quand ce carnet ? ». Avec Eric, Olivier, François, Gilles, Béatrice, Catherine, Fred, Myriam, Erwan, fin 1993, on se retrouve dans un appartement, rue Simart. J'appelle Noël, un ami : « Ça te dirait un journal de quartier ? ». Il en parle à Marie-Pierre, à Didier, à un autre Noël, à Alain, à Jean-Claude, aux dessinateurs Pinter, Sabadel... Petit à petit, une équipe se forme. En février 1994, dans un autre appartement, rue Custine, la décision est prise : on y va !



ET DE NOS JOURS ?

Vingt-cinq ans plus tard, votre journal est toujours écrit et illustré par des bénévoles, habitants du 18^e arrondissement. Chaque mois, nos rédacteurs, photographes et illustrateurs cherchent des sujets, rédigent des articles, prennent des photos, etc... Avant d'être imprimé rue Marcadet, le journal est maqueté et corrigé. Puis il est plié, mis sous enveloppe et diffusé, toujours par nos équipes, pour arriver enfin entre vos mains par le biais de nos différents points de vente ou par abonnement. En tout, une cinquantaine de bénévoles œuvrent tous les mois afin de vous tenir informés de la vie culturelle, sociale, associative, politique, sportive de vos quartiers et de votre arrondissement.

Le 18^e du mois est le seul mensuel de ce type à Paris.

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :17€
 Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :29€
 Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :56€
 Abonnement d'un an à l'étranger :35€

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- J'adhère pour 1 an :20€
 J'adhère pour 2 ans :40€
 Je soutiens l'association :80€
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :

Prénom :

Adresse :

E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - courriel : 18dumois@gmail.com - Site : <http://18dumois.info>

VOUS VOULEZ
NOUS SOUTENIR ?
ABONNEZ-VOUS !

LA VIE EN NOIR DES PETITS COMMERÇANTS

Un coiffeur qui imagine des « coupes à masque », des restaurants qui se réinventent, un artiste-peintre tétanisé par le spectre du monde futur. Libraires, fleuristes ou restaurateurs : « On est tous dans la merde », disent ces commerçants de Montmartre.

Avec dix à douze millions de touristes par an et des résidents plutôt aisés, il faisait bon être commerçant à Montmartre, malgré des loyers exorbitants. Mais le 14 mars à minuit, le temps s'est arrêté pour les cafés, bars et restaurants, le 17 mars pour les autres. Depuis, plus de rentrées d'argent alors que loyers, charges et factures courent toujours. Les assureurs font la sourde oreille et l'État tarde à rembourser les salaires avancés par les commerçants qui ont dû mettre leurs employés en chômage partiel.

Restaurants en péril

Près des Abbesses, Marcel, patron de la pizzeria éponyme Marcello, s'indigne : « *Le 14 mars, je venais de faire mes courses, les frigos étaient pleins. Macron n'avait rien dit 48 heures plus tôt !* » Six semaines plus tard, les aides de 1500 € pour petits entrepreneurs commencent à peine à tomber alors que, sur les devantures fermées des magasins du quartier, apparaissent des signes de détresse : à louer, bail à céder, à vendre. Pour éviter de tout jeter, Marcel comme d'autres fait de la vente à emporter. « *Ça marche très bien, mais ça ne couvre pas les frais.* » Le restaurateur, qui vient en outre de perdre son frère du Covid-19, voit l'avenir en noir.

Sur les hauteurs de la Butte, Laurent Bretonnes, propriétaire depuis 23 ans de La Taverne de Montmartre, s'est rendu compte qu'il ne pourrait plus fonctionner comme avant. L'ancienne ferronnerie, transformée en restaurant il y a 99 ans, affichait toujours complet avec un menu à 16 € et un décor rustique. 35 couverts par repas, tables au bord des pavés, cinq employés. « *Avec moitié moins de clients pour respecter les distances et plus que deux petites tables en terrasse, ça ne sera plus possible de maintenir mes prix* », s'inquiète-t-il. Il rouvre avec une nouvelle carte de plats à emporter, des quiches et crêpes « *pour les gens du quartier* », lui et sa fille seuls aux fourneaux.

La débrouille

Face aux factures qui s'entassent, une tapissière de la rue Caulaincourt s'est mise à confectionner des masques lavables en tissu pour payer le loyer. D'autres artistes de la machine à coudre ont aussi fabriqué des masques, certains gratuitement. Avec du tissu trainant dans leur atelier/boutique Lab30 et tout ce qui leur restait d'élastique, Laurent Pautrat et Guillaume Trontin en font une cinquantaine et les empilent dans un carton qu'ils posent dans la rue devant la porte.

Solidarité également chez Charles Hassan, patron du restaurant Grain de Folie ouvert en septembre. Il est resté aux fourneaux pour concocter des petits plats gratuits pour les hôpitaux avec le Collectif

Solidaire, épaulé bénévolement par ses huit employés, tous en chômage partiel. Chaque matin des « colis mystères » d'aliments sont livrés à 40 restaurants du réseau parisien. A chacun de créer son repas pour les soignants. « *Rester à la maison sans rien faire, c'était pas pour moi* » dit-il. Petit à petit, lui aussi se met à « l'emporter », revenant dans le circuit commercial.

Majid Mohammad, fleuriste propriétaire de Muse, a « *le moral à zéro* » car il venait de signer pour une deuxième boutique quand le confinement a été décrété. Mi-avril, il a repris la vente en livrant dans tout Paris des fleurs achetées chez des petits producteurs locaux ou à Rungis, tout en s'interrogeant sur le fait que l'on trouve des fleurs dans les supermarchés ou petites épiceries.

Dès avril, la Librairie des Abbesses et La Régulière à la Goutte d'Or ont permis à leurs clients de passer commande puis de venir chercher leurs livres sur rendez-vous.

Masques, gel, gants, distances, tous se préparent pour ce mois de mai si différent. Coiffeur, Lazzaro Franco a ouvert en juillet un salon qu'il voulait « *convivial* » avec une table ronde pour discussions animées. Il devra tout repenser. Grand, le bras long, il pourra peut-être garder la distance nécessaire avec ses clientes, mais s'attend à un futur

compliqué. « *Je ne veux ni infecter les autres ni attraper le virus*, dit-il. *L'après sera lourd. Et il faudra adapter la coiffure au masque.* »

Et après ?

Si les interrogations fument sur le fonctionnement du commerce après le 11 mai, l'inquiétude sur le long terme est encore plus forte. « *Les gens seront anxieux pour leur santé, inquiets pour l'avenir, ils auront moins d'argent, il n'y aura plus de touristes pendant longtemps* », prévoit Candy Miller de Paperdolls, une boutique ouverte en 2011 qui propose des vêtements, bijoux et accessoires d'une vingtaine de créateurs, la plupart confectionnés en France. « *Il faudra des gants, du gel, revoir les cabines, l'essayage.* » Contrairement à d'autres, elle s'est refusée à faire des promotions pendant le confinement. « *C'est éthique, ce n'est pas le moment.* »

Raphael Rafeq, l'un des 260 artistes-peintres autorisés à travailler sur la place du Tertre, prévoit aussi « *une situation très grave. Nous les portraitistes, on a le contact direct, le client est à 20 centimètres, comment on va faire ? Et les touristes, quand vont-ils revenir ? Vont-ils venir avec le masque ?* » En attendant il tente de peindre mais n'y arrive pas. « *Quand on n'a pas le moral, ça ne marche pas.* » ● CLAIRE ROSEMBERG



LA LOUVE LAISSE SES COOPÉRATEURS À LA MAISON

Dès la première semaine de confinement, La Louve, le supermarché coopératif de la rue des Poissonniers, a adressé des consignes précises à ses coopérateurs. Changement fondamental : les membres sont dispensés de donner de leur temps et le fonctionnement repose maintenant (presque) exclusivement sur les salariés. Pour faciliter leur travail, les horaires

d'ouverture ont d'ailleurs été modifiés.

Les coopérateurs sont également incités à venir moins souvent et de préférence seuls, afin de limiter à 35 le nombre maximum de personnes présentes et permettre de garder les distances entre coopérateurs et avec les salariés. Au rayon légumes, seules quatre personnes sont admises en même temps et priées de ne pas toucher tous les produits. L'entraide s'est également mise en place avec des livraisons pour les coopérateurs ne pouvant se déplacer. Enfin, une boîte à dons permet de récolter des conserves, des pâtes, du riz ou toutes autres denrées non périssables qui seront ensuite remises au Secours populaire pour être distribuées aux personnes dans le besoin. S. C.

Coopérative La Louve, 116 rue des Poissonniers, coopalouve.fr

REPRISE AU BOUT DU CHAMP

La boutique Au Bout du champ a réouvert début mai après une longue fermeture due essentiellement à un manque d'effectif et à des problèmes de plomberie. L'équipe logistique va reprendre à plein temps et ira tous les jours, comme avant le confinement, chez les producteurs pour en ramener des produits ultra-frais, venus de moins de 150 km de Paris. L'effectif en boutique sera réduit, une partie étant en chômage partiel (et le lieu étant très étroit). Les clients n'entreront pas dans le magasin, les achats seront préparés par l'équipe, isolée par des vitres en plexiglas et qui portera gants et masque. S. C.

Au Bout du champ, 118 rue Caulaincourt, auboutduchamp.com



Illustration Séverine Bourguignon

DES PANIERS BIEN SÉCURISÉS

Changement de lieux de distribution, distanciation sociale, files d'attente « aérées » et créneaux précis de distribution : les réseaux d'alimentation autogérés se sont adaptés à la situation et maintiennent leur activité.

L'Amap de la Goutte d'Or... La Chapelle et Le Haricot biomagique à... la Goutte d'Or ont dû trouver un lieu acceptant de les accueillir car leurs points de rencontre, l'auberge de jeunesse Yves Robert pour l'une et Quartier libre pour l'autre, sont fermés depuis le début du confinement. Anne, amapienne et animatrice de la radio associative RapTz, a proposé le local de la radio rue Philippe de Girard à l'Amap de la Goutte d'Or. Tandis que le Haricot a trouvé refuge dans le local des Enfants de la Goutte d'Or rue de Chartres.

Les points communs de leur réorganisation : des paniers essentiellement préparés chez le maraîcher (même si ceux du Haricot biomagique sont complétés sur place car les produits viennent de plusieurs fournisseurs), des rendez-vous précis pour venir chercher son panier (ou celui du voisin confiné plus strictement), un seul adhérent entrant dans le lieu et des files d'attente distancées sur le trottoir.

La force du réseau

Jean-François, du Haricot biomagique déplore certes « *une perte de convivialité* », mais l'Amap peut ainsi continuer de livrer 37 paniers de produits frais à ses adhérents. Et puis, heureusement,

rien n'empêche les échanges masqués dans la file d'attente.

Petit plus de cette nouvelle organisation, un appel a été lancé auprès des amapiens pour soutenir la Laiterie de La Chapelle, mitoyenne.

Situation un peu plus compliquée pour le réseau Corto qui soutient des producteurs de Sicile et de Lombardie et organise une livraison mensuelle d'agrumes et de produits d'épicerie. Le jardin partagé Ecobox à La Chapelle, lieu important de distribution, est actuellement fermé comme tous les parcs et jardins, publics ou partagés. Une livraison initialement prévue le 22 avril a dû être reportée, le temps d'obtenir l'autorisation de la Mairie de Paris, « *d'occuper le domaine public municipal afin d'y organiser une [...] distribution de commandes alimentaires prépayées* », le 6 mai.

Et, au lieu d'une joyeuse bande de 15 à 20 volontaires qui déchargent habituellement le camion le matin, seuls six pourront venir jouer les gros bras, équipés de masques et de gants. Ensuite chaque responsable de groupe viendra, lors du créneau horaire qui lui aura été attribué, chercher sa commande globale, à charge pour lui de trouver où et comment la répartir entre ses différents adhérents. ● SYLVIE CHATELIN

COOPAPARIS : L'AFFAIRE DE TOUS

Comment organiser la lutte contre le virus dans une boutique gérée collectivement par quelque 400 coopérateurs ?

Simple ? Non vraiment pas. Mais avant même la date fatidique du 17 mars ordonnant le confinement, les premières consignes sont arrivées, à l'initiative de la commission hygiène. Respect des distances dans la boutique (limitation du nombre de personnes présentes simultanément, allongement des heures d'ouverture), désinfection des poignées de portes, interrupteurs, surveillance des stocks de savon liquide et essuie-tout, etc.

Depuis début avril, les mesures sont draconiennes, rappelées en permanence sur la page d'accueil du site, l'outil indispensable pour s'informer, s'inscrire aux différentes tâches, etc.

Rigueur

Nécessité pour tous de porter un masque (on peut acheter cet accessoire à prix coûtant sur place, en tissu bien sûr) ou, à défaut, une écharpe sur le nez et la bouche. Pas plus de trois coopérateurs à la

fois dans la boutique en plus de l'équipe de service. Dès l'entrée, rappel des consignes par le bénévole chargé de l'accueil puis direction l'évier pour un savonnage méthodique des mains. Pas d'essuie-mains collectif mais un rouleau de papier. Les tabliers et lingettes sont lavés après chaque service par des volontaires.

Un autre bénévole, mains gantées, sert fromages, laitages et viandes. Pour le reste, chacun se sert mais on ne repose pas un produit que l'on a pris en main. Mêmes précautions à la caisse : chaque coopérateur indique le prix de ses achats, pose et reprend à bout de bras sur la balance ceux à peser, paie par chèque qu'il remplit avec son propre stylo, puis ressort rapidement afin de permettre au coopérateur suivant d'entrer car la file d'attente s'allonge sur le trottoir.

La convivialité en a pris un coup : faire ses courses à la coop, dans cette boutique pas comme les autres où chacun doit s'impliquer et travailler plusieurs fois

par an, c'était aussi l'occasion de rencontrer des potes et discuter un peu. Désormais on se sourit, on prend des nouvelles en deux phrases et au revoir.

Des fournisseurs au rendez-vous

Côté fournisseurs, tous ont répondu présent, sauf pour les fromages de Franche-Comté pendant le pic de l'épidémie dans le Grand Est. Un autre est même venu s'ajouter en plein confinement : Coopaparis est devenu un point de dépôt de Poiscaille « *le circuit court de la mer* », qui livre poissons et crustacés de petits pêcheurs français soucieux de pratiques durables. Alors que beaucoup de mareyeurs ont profité de cette crise pour écraser les prix, Poiscaille a maintenu les siens et redoublé d'efforts pour soutenir ses matelots.

Du coup, à chaque ouverture, la boutique ne désemplit pas, même si, comme partout, les œufs et la farine arrivent au compte-goutte. Et bien sûr, les mêmes règles de sécurité s'appliquent pour les livraisons. Un petit miracle quand on sait que plusieurs dizaines de personnes se succèdent sur les différentes tâches. Alors, comme le furet, les consignes passent de main en main. Pas simples à respecter certes, mais rassurantes pour tous. ● MARIE-ODILE FARGIER

DES COMMERCES ALIMENTAIRES SUR LE FRONT (AVEC OU SANS MASQUE)

Ouverts pendant le confinement, des commerces alimentaires de proximité ont conservé leur clientèle. Certains ont même augmenté leur chiffre d'affaires. Partagés entre le sentiment d'échapper à la crise et la crainte de ne pas être assez protégés.

Patience est mère de vertu», «Il fait beau, non?» : c'est par ces petits mots inscrits à la craie sur le bitume que la Laiterie de la Chapelle accueille ses clients qui attendent sur le trottoir. «On a préféré rester prudents, en ne faisant entrer qu'une seule personne à la fois», précise Paul Zindy, à la tête de cette laiterie artisanale.

«Les trois premières semaines de confinement ont été difficiles, mais c'est bien reparti, se réjouit-il. Les clients passent moins souvent mais font de plus grosses courses.» Il vend même davantage qu'avant. En effet, sa clientèle s'est enrichie des adhérents solidaires de l'Amap de la Goutte d'Or qui livre dans le local mitoyen, prêts à patienter pour faire provision de crème, de fromages affinés ou de riz au lait. Et ses employés sont contents de pouvoir continuer à travailler : «Ils sont jeunes, ils n'ont pas de problèmes de gardes d'enfants et se déplacent à pied ou à vélo.»

Pour qu'ils soient protégés, Sarah, membre de l'équipe, leur a fabriqué des masques en tissu et un voisin designer leur a imprimé des visières en 3D. «On désinfecte régulièrement le terminal bancaire et les clients ne se servent plus eux-mêmes.»

Nourrir la population

Aux Abbesses, Jacky Gaudin, le légendaire boucher de la Butte, n'a pas perdu sa bonne humeur ni ses clients fidèles. Comme en témoignent les longues files d'attente le week-end sur le trottoir. «On marche bien, comme tous les petits commerces restés ouverts dans le quartier, assure Jacky. Beaucoup de Montmartrois sont partis à la campagne; mais ceux qui sont restés ne vont plus au restaurant, mangent avec leurs enfants qui ne vont plus à la cantine et font davantage la cuisine. Au lieu d'un steak, ils prennent donc un kilo de bœuf.» Jacky a même augmenté son chiffre d'affaires d'environ 10%.

Il s'est organisé pour que ses six salariés continuent à travailler dans les meilleures conditions possibles. La caissière, qui habite Rungis, loge au-dessus de la boucherie en semaine et ne retourne chez elle que le week-end. Des panneaux de plexiglas ont été installés pour séparer des clients, qui ne rentrent dans le magasin que deux par deux. «Le problème est qu'on n'a pas de masques, déplore-t-il. Pour l'instant, personne n'a été malade, mais avec ce virus, c'est un peu la roulette russe.» Pour autant, Jacky affirme ne pas avoir peur. Et il ne s'imagine pas rester inactif. A son magasin dès l'aube, il regrette seulement que beaucoup de commerces et bistrotiers alentour aient dû fermer. «Quand j'ouvrais le matin, il y avait toujours du monde. J'allais à la Mascotte prendre mon café. Depuis, c'est le désert... une ville morte.»

Pas rassurés

Sur le trottoir d'en face, la poissonnerie Pepone continue à garnir chaque jour ses étals de coquillages

et de poissons et ses clients sont toujours aussi gourmands, voire plus qu'avant. «Les gens ont le temps de faire leurs courses, constate Frédéric, l'un des responsables. Au début, ils avaient peur de manquer, achetaient de grandes quantités pour remplir leur congélateur.»

Certes, la vie est devenue plus compliquée. Frédéric reconnaît avoir parfois des problèmes d'approvisionnement, car beaucoup de pêcheurs ne sortent plus, et les poissonneries de Rungis ont dû fermer. Les poissons sont parfois plus chers que d'habitude, même s'il arrive à faire des «promos».

Les sept salariés continuent à travailler, dans des conditions pas faciles. Certains habitent loin, sont tributaires des transports en commun, ont dû s'arrêter ponctuellement pour garder leurs enfants. «Chacun fait comme il peut, on essaie de s'entraider», souligne Frédéric. Les clients sont servis dehors à deux mètres de distance, un film plastique a été suspendu devant la caisse. Lui n'a pu s'équiper en masques que fin avril. «Je sais bien que les soignants sont prioritaires et qu'on est seulement en deuxième ligne. Mais c'est compliqué de devoir accueillir du public, sans être protégés. D'autant plus que les gens ne font pas assez attention. Mais on est tous dans le même bateau, c'est difficile et on fait au mieux.»

Le Bio'c bon de la rue Caulaincourt a dû bricoler avec les moyens du bord. «On a installé des panneaux de plexiglas, prolongés par de la cellophane. Une amie créatrice nous a confectionné des masques en tissu», raconte Jean-Philippe Detey, 36 ans, gérant du magasin. Car les clients sont plus nombreux que d'habitude. «Comme les restos sont fermés, certains payent en tickets restaurants.» Ils viennent surtout pour les fruits et légumes (restés en libre service) mais se sont rués aussi sur le riz, la farine, les œufs, et les compléments alimentaires censés renforcer les défenses immunitaires. Au point de créer des ruptures de stocks, y compris sur des produits qui se vendaient peu auparavant.

Actif et utile

Les salariés de la boutique ne sont plus que sept (au lieu de dix) et les plannings ont été revus pour ceux qui habitent trop loin et ne peuvent plus venir le week-end, faute de moyens de transport. Mais la plupart sont jeunes (22-24 ans en moyenne) et contents de pouvoir continuer à gagner leur vie et occuper leurs journées. «Je reconnais que j'ai de la chance, dit l'un d'entre eux. Je ne me serais pas vu confiné chez moi à ne rien faire. Au moins là, je me sens actif et utile.» ●

CHRISTINE LEGRAND

RUÉE SUR LES SUPERMARCHÉS

Les ventes des grandes enseignes de l'alimentaire ont explosé. Même s'il est difficile d'en savoir plus sur les conditions de travail des salariés.

Depuis le début de la crise, le magasin Lidl de la porte de Clignancourt ne désemplit pas. Même en semaine. Le 15 avril, la file d'attente se prolongeait le long du boulevard Ornano, de la rue Belliard à la place Albert Kahn. Soit plus de 300 mètres! Beaucoup de monde aussi devant le Monoprix de la rue du Poteau où des vigiles régulent les entrées. Chacun peut se laver les mains à la solution hydro-alcoolique à l'entrée. Le magasin doit respecter les normes imposées par l'enseigne: pas plus d'un client pour 10 m², soit 100 clients maximum pour le rayon alimentaire, même si tous les espaces sont accessibles. Même scène devant le magasin de la place Blanche. Les clients respectent sur le trottoir le mètre de distanciation. Mais dans les allées étroites de l'espace alimentaire au sous-sol, ils se plaignent de la promiscuité.

Bouches cousues

Difficile d'obtenir davantage d'informations sur le terrain: caissiers et employés ne veulent

pas parler, nous renvoient sur le responsable du magasin, qui renvoie au service communication du siège, qui, lui, n'a pas répondu à notre mail. Leur protection s'est improvisée comme dans d'autres types de commerces. Des magasins ont d'abord bricolé avec du film plastique une fragile barrière entre le client et les caissières, équipées de gants, avant que des panneaux en plexiglas soient posés et que les professionnels soient équipés de masques. Ils ont fait appel à des intérimaires pour renflouer les équipes et/ou remplacer les absents.

Un communiqué publié le 24 avril par le groupe Casino, auquel appartiennent Franprix et Monoprix, confirme l'importance du rush, annonçant une

«hausse sans précédent de la demande». Hausse qui touche particulièrement «l'e-commerce» et «les magasins urbains».

«Au-delà de l'effet de stockage initial», cette croissance inédite s'explique, selon Casino, par le fait que les gens cuisinent et mangent chez eux, entraînant un «afflux de nouveaux clients» sur les sites en ligne et les supermarchés de proximité.

Picard surgelés a également connu «quatre semaines de folie» selon le patron de l'enseigne dans Les Echos, entraînant des ruptures de stocks. Malgré des réapprovisionnements quotidiens, certains produits manquent régulièrement à l'appel dans les bacs des magasins. ●

En chiffres

+ 26 %
sur les ventes
des Franprix en France*.

20 000
commandes en ligne
Monoprix par jour
(livraison et click and
collect) au lieu de 6 500*.

4 semaines
pour se faire livrer
une commande Picard
surgelés chez soi.

*Sur quatre semaines de confinement (du 23 mars au 20 avril)

DU LIGHTPAINTING À LA PORTE MONTMARTRE

Ivan Sigg propose quotidiennement une œuvre numérique live originale.

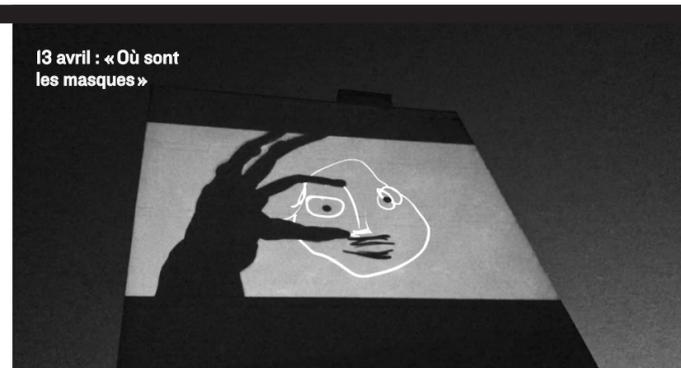
C'est un vrai travail de création que propose l'artiste Ivan Sigg, artiste peintre et romancier. Il crée une œuvre numérique en «lightpainting», projetée chaque soir depuis l'immeuble voisin, au croisement des rues Leibnitz et Vauvenargues, sur le mur pignon d'une maison de retraite. «C'est important pour moi. Je suis à quelques pas de l'hôpital Bichat.»

Il a commencé le 30 mars et chaque création est le fruit d'un travail (2h30 tous les jours) de coopération avec des amis artistes et

notamment son fils, du groupe Krill. Ce spectacle est la parfaite combinaison d'un moment poétique, visuel et musical à la nuit tout juste tombée. Chaque œuvre est dédiée aux soignants, aux artistes confinés, aux marins, aux agriculteurs, au sous-marin des Beatles – Yellow submarine –, à l'amour et à la vérité... Pour la Journée de la Terre, il a même proposé un direct avec un biologiste, Paul Ehrlich, et des artistes américains du projet «What's Next For Earth». Patchwork de musique, d'ambiances, de dessins, plus ou moins animés, il y en a pour tous les goûts!

SOPHIE ROUX

Découvrez son compte Instagram : <https://www.instagram.com/ivansigg>



13 avril : «Où sont les masques»



10 avril : «Un monotype de Raúl Villullas»

LE CONFINEMENT DANS LA JOIE ET SUR LE NET

Confinement.fun accueille la créativité née de cette période pour encourager l'imagination tout terrain... clos! Sur un ton légèrement provoc' et ironique.

Ils sont trois, de moins de trente ans, dont une confinée dans le 18e, entreprenants, joyeusement transgressifs, et complémentaires. L'actualité leur a donné l'idée de créer un site créatif, un peu déjanté, drôle et intéressant!

18duM : Qui êtes-vous et quelles sont vos compétences respectives ?

Notre équipe de trois s'est auto-recrutée sur le volet, le jour 1 du confinement. Elle comprend Jean-Golden, manager de communautés et redoutable chercheur de têtes pour nourrir nos petits concerts quotidiens, Marie B. (connue sous le nom de Sneezouz, dans le milieu du fétichisme de l'éternuement), notre informaticienne, spécialiste du code overclocké en hub digital. Ainsi qu'Ombline, AKA Bliche, programmatrice cinéma et directrice artistique de différents projets comme le collaboratif Jeu des cacas.

18duM : Quand et comment l'idée de ce site – où l'on puisse manier humour et ironie – vous est-elle venue ?

Les deux PDG de la succursale n°1 du groupe Télé Confinement ont d'abord

eu très envie de posséder le nom de domaine www.confinement.fun. De là, elles ont demandé une expertise auprès de Jean-Golden qui leur a conseillé de créer une page Facebook. C'est ainsi qu'il a été embauché, directement en CDI, créant la succursale n°2 de Télé Confinement.

18duM : Quel en est le principe et à quelle fréquence publiez-vous ?

Cette plateforme collaborative est ouverte à toutes les personnes qui ne veulent pas s'emmerder en situation de confinement. Son contenu appartient à tous. Des personnes confinées nous envoient donc spontanément des choses réalisées pendant cette période particulière (dessins, vidéos, textes...), car l'ennui est un état propice à la création. Nous publions aussi des films que l'on apprécie particulièrement (un film du jour tous les deux jours, logique!) et nous demandons à des artistes de nous offrir des concerts ou performances en direct depuis leur studio (ou leur jardin, puisque le confinement, c'est avant tout l'inégalité exacerbée). Nous poussons (forçons) les gens à nous faire des dessins (nous travaillons

avec une mafia locale particulièrement tortionnaire face à l'insubordination). Certaines personnes désœuvrées pmettent également leurs compétences techniques au service de projets spécialement créés pour Télé Confinement (comme l'artiste Colin, le Docteur Rosenbarn ou Cliclic.tv). Et nous diffusons chaque jour le programme live produit par Grünt (qui s'intéresse au hip-hop, mais pas que!).

18duM : Qui vous contacte ?

Les gens. Nous avons des surprises chaque jour dans la boîte mail. Par exemple Jean-Christophe Huc qui s'amuse tout seul chez lui à tourner la série «Les îles Korona», Sophie Letourneur qui a proposé son film Manue Bolonaise (à voir absolument, si vous l'avez loupé), le jeu de Diane Rabreau «Le télétour du monde», conçu spécialement pour voyager sur son canapé. Et même Anne Laplantine qui a été la première à nous envoyer un dessin!

18duM : Qui fait le choix éditorial ?

Nous trois. Mais nous acceptons les suggestions du public! La programmation musicale est composée de professionnels et d'amateurs, de vieux loups de mers et de petits nouveaux, de DJ techno, de chanteurs traditionnels, de musique savante, de spectacle brut, de gens du coin et de gens de

loin. On propose aussi des blindtests musicaux sur des thèmes choisis par le public. Et pour le cinéma, nous avons eu la chance de montrer plusieurs films d'Alain Della Negra & Kaori Kinoshita, qui méritent qu'on s'y intéresse, des documentaires de Françoise Romand, des rediffusions de séances Food & Film concoctées par les Froufrous de Lilith. Et bientôt au programme: Clarisse Hahn, Virgil Vernier, Philippe Fernandez, et un court métrage en exclusivité de Benoît Forgeard et Emmanuel Lautreámont, encore en ligne pour quelques jours!

18du M : Avez-vous un but lucratif ?

Ce n'est pas rémunérateur du tout. D'ailleurs, c'est très mal de ne pas rémunérer les artistes. Ça ne se fait pas. Mais il se trouve que toute l'économie s'est arrêtée, en tout cas dans certains corps de métiers. Et comme chômage n'est pas synonyme d'oïseté, nous nous autorisons cette expérience de partage et d'échange libre de toute contrainte économique. Et puis, il n'y a plus d'infrastructures et d'institutions du divertissement, alors c'est à chacun de participer, et c'est cela qui nous réjouit. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE BOUTEL

www.confinement.fun et découvrez notre sélection parmi les multiples créations sur notre site: 18dumois.info

Trois minutes de bonheur en musique !



Un air d'opéra s'échappe d'une fenêtre de la rue André Antoine et « L'amour est enfant de bohème » est repris en chœur par des dizaines d'habitants qui attendent chaque soir ce moment de partage musical. Depuis plusieurs semaines, la soprano Véronica Antonelli donne ce récital improvisé, après les applaudissements de soutien aux soignants.

Atteinte à la mi-mars par le coronavirus qui l'empêchait de chanter, la cantatrice s'était « promise d'offrir ces concerts de trois minutes à tous les voisins, pour leur donner le courage de combattre et qu'ils retrouvent la joie de vivre ». C'est donc « Bella Ciao », un chant de lutte, qui ouvre le programme. De l'Ave Maria pour Pâques à « I will survive », (version lyrique !), en passant par « Mme Butterfly » et les chansons de Dalida, tous les répertoires sont proposés !

Ambassadrice de la République de Montmartre, elle a chanté son hymne très connu, Tu verras Montmartre, le soir du Premier mai...

« La rue André Antoine est maintenant célèbre partout dans le monde, s'amuse Véronica, des demandes me sont venues du Pérou et du Mexique ! C'est pourquoi j'ai chanté Besa me mucho, très connu aussi en France. » Elle chante en grec, en anglais, en chinois, en arabe pour faire plaisir à tous ceux qui la soutiennent.

En effet, Véronica se remet doucement mais n'a pas encore recouvré la plénitude de sa voix et ne peut encore chanter les grands airs d'opéra qui exigent un souffle puissant, Mozart, notamment. Mais « pousser un peu sa voix, libère les poumons » et favorise la guérison mais surtout, redonne le moral et des « pensées positives » à tous ! ● ANNIE KATZ

LES THÉÂTRES PASSENT EN LIGNE

Les salles de spectacle resteront fermées de longues semaines. Les rideaux sont tombés, mais certaines cherchent à maintenir le lien avec leur public...

Le Funambule Théâtre passe derrière son écran TV

Au Funambule Théâtre, la priorité était de « continuer à faire notre métier, à proposer des spectacles en dépit du confinement à un moment où on en a plus que jamais besoin. » C'est alors qu'est née Funambule TV sur youtube. Le principe est simple : grâce à la solidarité de nombreuses compagnies qui jouent ou ont joué au Funambule,

un spectacle par jour est mis en ligne en vidéo, pour une durée de 48 h. Pendant la diffusion, un chat en direct est proposé avec les comédiens ou les metteurs en scène « pour garder le côté convivial du "verre de l'amitié" qui avait lieu après les spectacles » explique-t-il. La web tv s'arrêtera au moment de la réouverture, avec le retour des « spectateurs en chair et en os ». Même s'il a conscience que « le théâtre filmé, ça ne rend jamais bien », cette alternative était pour lui et pour les compagnies, la seule possible. « C'est une manière de continuer à jouer ! Et les spectateurs sont nombreux à saluer l'initiative et promettent de revenir voir ces mêmes spectacles dès que le rideau se lèvera de nouveau » ●

Facebook: <https://www.facebook.com/LeFunambuleMontmartre/>
 YouTube: FUNAMBULE TV

Théâtre Lepic : quizz et récits de quartiers

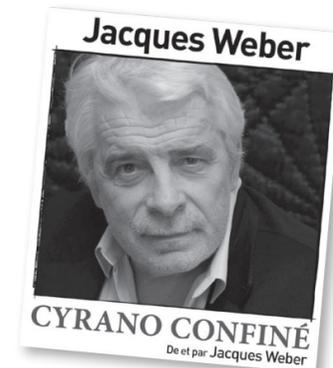
Adrien Castelnaud, directeur du Théâtre Lepic, ne peut pas se permettre de mettre en place les initiatives de ses pairs. Après avoir reporté certains spectacles, annulé les autres, il cherche à rassurer : « Nous sommes dans l'attente. Je ne dirais pas que nous sommes inquiets, dans notre secteur, ça va, ça vient, ça a toujours été comme ça. Donc on se concentre sur l'après. » La grande inconnue réside dans le moment opportun pour la réouverture. « Cet été, les gens auront-ils envie de s'enfermer ? Je pense qu'ils voudront surtout retrouver leur vie sociale avec leurs amis et leur famille, en terrasse. Peut-être vaudra-t-il mieux repousser l'ouverture à septembre plutôt que d'ouvrir trop tôt et perdre de l'argent. » Mais conscient du rôle des lieux culturels comme le sien, Adrien Castelnaud tient pourtant à garder le

lien. Tous les jours sur les réseaux sociaux, une phrase mystère est dévoilée. A vous de trouver de quelle pièce elle a été tirée ! Il met également en avant tous les mardis soirs, sur le compte Instagram du théâtre, la lecture du journal intime de Jacotte Perrier (lire ci-dessous). « Ce n'est pas du théâtre, mais j'aime l'idée de partager les histoires de notre quartier. » ●

Facebook: <https://www.facebook.com/theatrelepica/> // Twitter: @TheatreLepic // Instagram: @Theatrelepica

Théâtre de l'Atelier : Cyrano en toute intimité

Le comédien Jacques Weber propose « une création en confinement ». L'idée est simple. Pendant toute la période, l'acteur publie chaque semaine en ligne une pastille vidéo du processus de création d'une nouvelle pièce, Cyrano



intime, qui sera présentée en chair et en os à la sortie au Théâtre de l'Atelier. L'acteur se confronte à un des personnages fétiches qui l'a accompagné pendant toute sa carrière. Au programme: extraits du texte, anecdotes, commentaires etc. ● SONIA IMBERT

Facebook: <https://www.facebook.com/TheatreAtelier/> // Site: <http://www.theatre-atelier.com/> // Instagram: @letheatredelatelier



CRÉER À LA MAISON TOUS ENSEMBLE

Depuis le 22 mars, Séverine Bourguignon, artiste et art thérapeute, propose des ateliers créatifs gratuits en ligne. Déjà 11 sessions de trente minutes ont rassemblé à chaque fois vingt à trente personnes, autour d'activités de collage, de mandala, de dessin méditatif... Toutes ravies de partager ce moment inédit. Un exemple des compositions de ses élèves d'un jour.

<http://38ruepolonceau.canalblog.com/>

DU SAXO PORTE DE CLIGNANCOURT

Gulliver Atwood joue tous les soirs dans la villa Ornano.

Il a commencé à jouer, sur son balcon, villa Ornano, à peu près dix jours après le confinement. Le premier soir, il s'est montré plutôt discret. Musicien, plutôt de jazz, Gulliver Allwood habite le 18e depuis quinze ans. Il a lancé un album avec DJ Sonikem un jour avant le début du confinement, « Trap jazz experience ».

Il jouait un morceau ou deux de l'album, sur le toit, du côté de son appartement qui donne sur le Sacré-Cœur. Et puis il s'est dit que ce serait bien de faire une fête pour les voisins de la villa Ornano, quelque chose de « fédérateur ». Depuis, chaque soir, un peu avant 20 h, les voisins du boulevard se rassemblent aux fenêtres pour l'écouter jouer Aznavour - pour la mère d'une voisine, « ashkénaze ! », malade -, Prince, John Lennon. Un samedi c'est clubbing avec un bonus

d'écoute de 30 à 45 minutes, un autre samedi disco... « On a fêté des anniversaires, comme celui d'Alice, 98 ans, la doyenne de l'immeuble ! Quand tout cela sera fini, on se fera une grande fête tous ensemble ! » Et sans doute au-delà de la villa Ornano, puisqu'il a su fédérer tous les alentours de la porte de Clignancourt ! SOPHIE ROUX

Découvrez son compte Instagram : <https://www.instagram.com/gulliversax>

LA MÉMOIRE DES ANNÉES 40 MISE EN SONS

Le journal intime d'une jeune Montmartroise raconte Paris occupé et sa Libération.

Je me trouve grosse, empâtée, petite. Les filles grandes et minces m'inspirent une envieuse aspiration. » Jacotte Perrier, 19 ans, habite rue Norvins. Elle couche ces mots dans son journal intime en...1944. « Triste époque, où l'on peut encore s'évader de temps en temps et durant quelques heures de la tyrannie du siècle ; mais dès que la réalité pénètre par une porte ouverte, tout aussitôt redevient angoissant, incertain, pesant. » La jeune femme vit chez ses parents, Madeleine et Robert, qui fondèrent le club R26, un salon culturel montmartrois, couru du Tout-Paris des années folles, puis des années 40, 50, 60...

Son journal est actuellement mis en sons par Norman Barreau-Gély et David Rolland, du collectif artistique nantais Alambic. Chaque jour, ils postent sur le réseau soundcloud un extrait de cette intimité, lu par la comédienne Adeline Chagneau. Ces archives ont été confiées à Norman en 2014 lorsqu'il a rencontré la fille de Jacotte. Il a d'abord conçu un spectacle, joué notamment au Théâtre Lepic à l'automne dernier (lire notre



Jacotte Perrier et son père en 1947 au 6e étage du 26 rue Norvins (aujourd'hui 2 place Marcel Aymé).

n° 275) et qui raconte l'histoire du club R26. Aujourd'hui nous est livré le quotidien d'une toute jeune femme aux dernières heures de la Deuxième Guerre mondiale et pendant la Libération.

Questionnements éternels

Jacotte s'y raconte simplement, elle décrit sa vie, les sorties culturelles, la drague, les loisirs toujours accessibles, évoque son avenir, s'inquiète

à l'idée de ne peut-être pas séduire l'homme qu'il faudrait, se questionne sur la féminité et la place des femmes, la culture, les difficultés de ses amies moins fortunées. Le récit est ponctué des musiques et chansons que composaient ses parents.

Une œuvre originale qui résonne particulièrement avec la situation inédite que nous vivons. Transporté quelque soixante ans en arrière on se surprend à oser des parallèles: le plaisir d'avoir des nouvelles de ceux que l'on ne peut plus rencontrer, celui de trouver un aliment ou un bien qu'on craignait de ne pouvoir se procurer, les informations qui donnent à espérer et celles qui douchent l'espoir. S'y ajoute une explosion de joie toute particulière: le formidable enthousiasme déclenché par la Libération... ●

SANDRA MIGNOT

A découvrir sur soundcloud: <https://frama.link/Jacotte-Perrier>
 Lecture du journal intime de Jacotte Perrier par Adeline Chagneau, Claire Tillier au chant, Philippe Eveno, à la guitare, Robert Perrier au piano.

ULTRA MODERNE SOLITUDE

Italien originaire de Salerne, arrivé à Paris voici quelques mois, Piero Oronzo s'est installé à La Chapelle. Réalisateur audiovisuel et photographe, il cherche toujours à relier les lieux qu'il filme ou photographie aux activités sociales et culturelles qui les animent. Depuis le confinement, il « documente par l'image ce qui reste de la vie du quartier dans lequel [il] vit depuis septembre, durant la seule heure de promenade permise dans la journée et dans un rayon d'un kilomètre autour de chez [lui] ». Il cherche ainsi à « immortaliser et à mieux comprendre ce vide, en photographiant les quelques figurants qui apparaissent dans le désert urbain, en tentant de saisir la blessure que le confinement a infligé à la quotidienneté ».

Piero projette de participer à un concours photo organisé par le centre d'animation de la Grange aux Belles (dans le 10e) qu'il voudrait prolonger par une exposition dans le 18e, pour laquelle il cherche un lieu où accrocher ses clichés. SYLVIE CHATELIN

Pour voir son travail: [facebook.com/overview.videomaking/](https://www.facebook.com/overview.videomaking/) ou [instagram.com/overview_videomaking/](https://www.instagram.com/overview_videomaking/)



Piero Oronzo

PHILIPPE HERSANT

LA CRÉATION EN SOLITAIRE

Habitant les Abbesses depuis près de quarante ans, ce compositeur de musique contemporaine, d'abord un peu démotivé par le confinement, se lance dans une nouvelle création.

Une photo sur Facebook, devenu pour un temps un moyen de communication à distance le prouve : du haut de son appartement, un quatrième et dernier étage de la rue des Abbesses, devenu « tour d'ivoire » avec le début du confinement, le compositeur Philippe Hersant contemple Paris depuis sa fenêtre. « J'ai pris l'habitude quotidienne de cette vue, c'est comme un espace qui s'ouvre », nous rapporte-t-il au téléphone. « J'observe le premier plan, un entrelacs de toits et de cheminées, puis un deuxième plan très cubiste d'architectures assemblées sans plan établi et, au loin, Paris et sa Tour Eiffel. »

C'est avec un esprit qui compose le paysage aussi bien que le son que Philippe Hersant vit cette « réclusion » qui pour lui n'est pas une grande nouveauté. « J'écris essentiellement chez moi, à l'un de mes deux pianos. Je passe déjà la moitié de ma vie dans cet appartement. Ça ne change pas grand-chose, c'est un peu comme un mois d'août qui se prolonge. »

Il habite rue des Abbesses depuis 1981. « Avant j'étais rue Joseph de Maistre, en face de l'hôpital, mais les loyers sont devenus trop chers. » En voisin, il a été le premier à visiter ce petit appartement qui se libérait au-dessus du Vrai Paris. Malgré la vie nocturne du bar parfois jusqu'à 2 h du matin, surtout les soirs de match, il en a fait son lieu de vie et de travail. Quelques années plus tard, un deuxième appartement s'est libéré au même étage, côté Paris cette fois, qui lui permet, surtout l'été, de trouver le calme indispensable à l'écriture.

Des dispositions pour le solfège

Né en 1948 à Rome où son père avait été muté, et où il ne vécut que trois ans, l'homme demeure très sensible à cette origine que les images des films en noir et blanc comme *Les nuits de Cabiria* font revivre avec une intensité qu'il ne s'explique pas

« Ça ne change pas grand-chose pour moi, [le confinement], c'est un peu comme un mois d'août qui se prolonge. »

vraiment. Il y retournera de 1978 à 1980, lorsqu'il devient pensionnaire de la Villa Médicis. Bien que la musique ne fasse pas vraiment partie de la vie de la famille, Philippe montre très jeune des dispositions que soutiennent ses parents, surtout pour le solfège qui pourtant rebute la plupart des apprentis musiciens.

Sa formation se passe sans efforts, mais ses débuts comme compositeur sont plus ardues : l'époque



Jean-Claude N'Diaye

n'est pas facile pour la musique « contemporaine » après 68. Règne alors, selon ses termes, une immense « remise en question », un avant-gardisme radical, qui exclut assez brutalement ceux qui n'entrent pas dans cette pensée.

De la production à la composition

N'ayant pas trouvé encore sa voie (ni sa voix), Philippe Hersant enseigne et devient producteur à France Musique où il construit sa culture musicale en puisant dans l'extraordinaire discothèque de Radio France. Nourri de musique baroque, attiré également par la musique du XXe siècle, de Britten à Chostakovitch, les musiques du monde et même le jazz, Philippe Hersant finit par trouver son langage ainsi que son public. On lui doit un catalogue imposant d'œuvres vocales, de musique de chambre et symphoniques – commandées et jouées par des musiciens et des formations du monde entier. Elles lui ont valu de nombreuses récompenses, dont deux Victoires de la musique, en 2005 et 2010.

Passionné de littérature, il a mis en notes de nombreux poèmes et textes, dont ceux de son frère, l'historien Henri Hersant.

Si le confinement n'a pas fondamentalement changé les rituels de sa vie de créateur, Philippe Hersant a mis du temps à s'habituer, comme beaucoup, à cette situation inédite : « Pendant une semaine ou deux, je me suis réveillé en pensant que c'était surréaliste, une plaisanterie. » On aurait pu penser

que l'arrêt du bruit dans l'espace public, de la vie sociale, des sollicitations, réunissait les conditions idéales pour créer.

Des projets littéraires

Philippe Hersant travaille actuellement à une commande de l'Opéra Comique. Un spectacle d'une heure quarante, pour six chanteurs, chœur et orchestre, dont les échéances sont très proches. Il doit rendre fin septembre les premières partitions, pour une création à l'automne 2021. « C'est un travail intensif, j'avais déjà mis la pédale douce, je sortais moins... » Mais le contrat n'ayant pas encore été signé à l'heure du confinement, le temps s'est brusquement arrêté. Faute de réalité du projet, il ne réussissait pas à travailler. « J'ai donc décidé de classer mes partitions, corriger les fautes sur celles déjà publiées... Le doute est

très démotivant, je ne parvenais pas à maintenir une activité continue, à me concentrer. »

Puis le contrat est arrivé. Mi-avril, le projet s'inscrivait enfin dans le concret, la roue du temps s'est débloquée et le compositeur s'est remis au travail. Le sujet le motive : il s'agit d'un livret de Jean Echenoz qui raconte la vie d'un inventeur d'origine serbe, Nicola Tesla, dont Edison se serait approprié les découvertes en matière d'électricité. « C'est un livret varié que j'aime de plus en plus et c'est agréable de travailler avec Echenoz, qui est très coopératif et me laisse maître à bord. »

Présent et avenir

Il ne sort plus que rarement, à la recherche de papier et d'encre pour imprimer ses feuilles à musique : « Heureusement, il y a un grand supermarché à Blanche où l'on trouve de tout... » Il prend également le temps de se promener dans ce quartier qu'il avait perdu l'habitude d'arpenter. « Je me suis retrouvé rue Berthe, où on n'a pas encore enlevé le décor d'un film qui s'y tournait et se déroulait lors de la Deuxième Guerre mondiale (lire notre n° 281). Ça flanque la trouille, ces slogans racistes sur les murs, ces injonctions à un civisme dont on sait ce qu'il signifiait, particulièrement dans les rues vides ! »

Philippe Hersant voit tomber tous les jours des mails annulant des représentations ou annonçant des reports, il s'inquiète pour ses amis instrumentistes, pour le devenir de la culture, l'avenir lui semble « un grand flou brumeux ». « La hiérarchie des choses à faire est abolie, c'est difficile de se projeter dans l'avenir. La suite m'inquiète. » ● DOMINIQUE BOUTEL